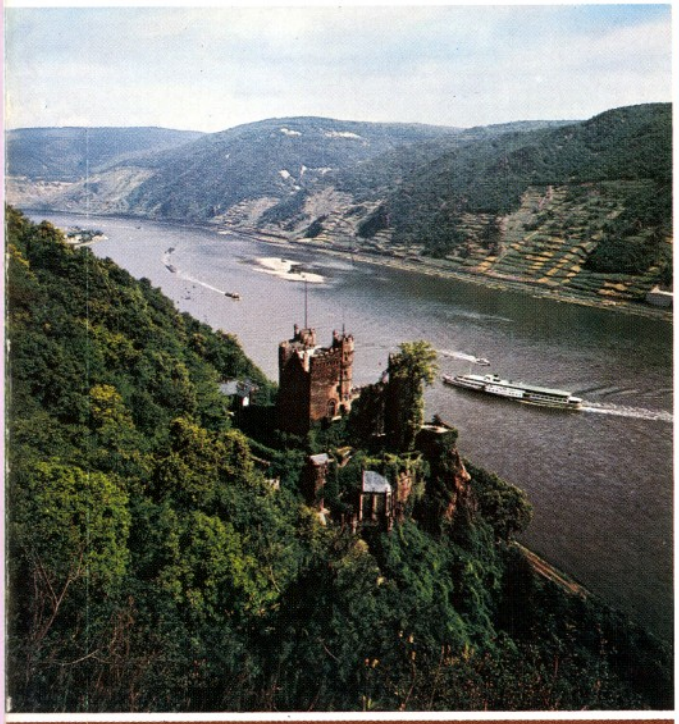
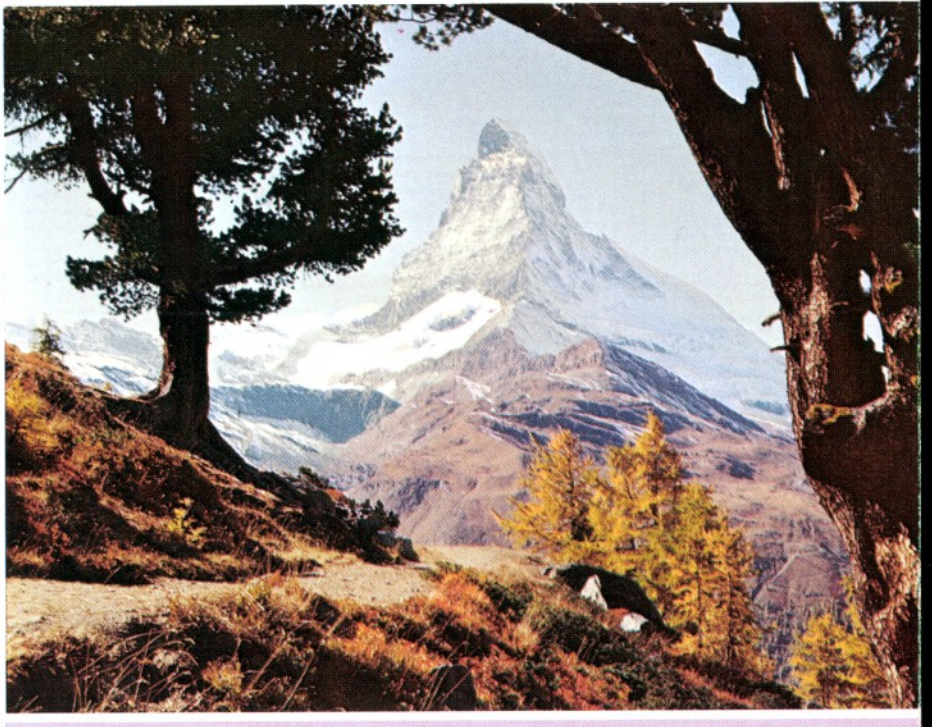




l'étoile

No 3 · Mars 1969 · Tome CXIX

PAR ELRAY L. CHRISTIANSEN Assitant du Conseil des Douze

Un message inspirant

Les Saints des Derniers Jours ne construisent pas des temples dans le seul but d'en admirer la beauté architecturale et structurale, ils ne les construisent pas non plus pour servir au culte ordinaire. Les temples sont érigés et spécialement consacrés dans le but exprès d'administrer les ordonnances de la Sainte Prêtrise — et le tout pour l'édification et la dotation des fils et des filles de Dieu.

Beaucoup de personnes, et même certains membres de l'Eglise, ne se rendent pas compte que ces ordonnances du temple nous sont parvenues par révélation du Seigneur, qui dit: «Je montrerai à mon serviteur Joseph toutes les choses qui sont relatives à cette maison, sa prêtrise et l'endroit sur lequel elle sera bâtie» (D.&A. 124:42).

Ces ordonnances de la prêtrise sont administrées et leur but enseigné dans ce que l'on pourrait appeler «la révélation en circuit fermé», c'est-à-dire qu'elles ne sont pas révélées au monde qui n'est pas préparé. Ceux qui entrent dans le temple ayant, pour ainsi dire, «faim et soif», s'entendent révéler la connaissance et l'intelligence de leurs rapports avec Dieu, et ils apprennent ce qu'ils ont besoin de faire pour acquérir le plus grand don de Dieu, la vie éternelle et l'exaltation auprès de ceux qui leur sont chers. Les ordonnances du temple donnent la promesse d'une progression et d'un développement intellectuels éternels, de bénédictions sans fin et de la fréquentation constante de ceux que nous aimons.

TABLE DES MATIÈRES

Du pied d'une haute montagne — Par le Président David O. McKay 67
Berceuses et riz chaud — Par Janis Hutchinson 68
L'Eglise dans les pays de langue allemande — Par Jay M. Todd . 71
L'évêque président parle aux jeunes de leur identité réelle . 76
Les Ecritures Modernes, Les Doctrine et Alliances — Par T. Edgar Lyon 78
La même voix — Anonyme . . 79

Ecole du dimanche

A tous — Par Reed H. Bradford 80
Thème de la Sainte-Cène pour mars 82

SAM

Ce sont les petites choses qui comptent — Par Louise W. Madsen . . . 83

Pour la jeunesse de l'Eglise

Un portrait de la prière — Par Dennis Drake 84
Prenez le temps d'écouter — Par Lynne Baker 85
Un rêve ne suffit pas — Par Dona Gregory 86

Généalogie

Une nouvelle méthode simplifiée de proposer des noms pour l'œuvre du temple 89
Léhi dans le désert — Par le Dr Hugh Nibley . . . 94

Section des enfants

Le chapeau de Bojo — Par Solveig Paulson Russel . . 17
Oni to kaeru — Un jeu japonais 18
Au Port — Par Madeleine Eccardt . . . 21
Les fables d'Esope 24

Notre couverture

La couverture de ce mois représente l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse alémanique, patrie ancestrale de beaucoup de Saints des Derniers Jours. En haut à gauche, la belle St-Gilgen dans le Salzkammergut autrichien; en haut à droite, le temple suisse à Berne; au centre à gauche, un château médiéval surplombe le Rhin; au centre à droite, le majestueux Matterhorn s'élance à l'assaut du ciel de Suisse; en bas, le pont de la chapelle sur le lac des Quatre Cantons à Lucerne. La photo du Temple Suisse est du Service d'Informations de l'Eglise. Toutes les autres photographies sont de Roebild, Francfort. Voir «L'Eglise dans les pays de langue allemande», page 71.

l'étoile

Organe officiel des missions de langue française de L'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours

Mars 1969 · Tome CXIX
N° 3

Rédaction:
Mission Française
Président Smith B. Griffin
3, rue de Lota
Paris 16e, France
Mission Française de l'Est
Président J. Fielding Nelson
8, Chemin William-Barbey
1292-Chambésy (Genève), Suisse
Mission Franco-Belge
Président James M. Paramore
564, Chaussée Romaine
Strombeek, Belgique
Mission de la Polynésie Française
Président Karl M. Richards
Avenue du Commandant Chesse, B. P. 93
Papeete, Tahiti
Mission Canadienne
Président Lamont F. Toronto
133 Lyndhurst Avenue
Toronto 4, Ontario, Canada
Responsable des échos
Christiane Lebon, 14 rue Etex
Paris 18e

Abonnements
Mission Franco-Belge
Représentant local ou à défaut
F. Talmas
160 Tillieux des mets
Wellin (Lux)
Belgique
Mission Française de l'Est
Représentant local ou à défaut
L. Chastang
Les Rainettes,
Chemin Orange
13 Aix-en-Provence
France
Mission Française
L. Vialatte
3 Rue de Lota
75 Paris 16e
France
Autres pays
l'Etoile
Ditmarstraße 9
6 Frankfurt/Main
Allemagne

Tarif des abonnements pour un an: France: 15 F · Belgique: 150 FB · Suisse: 13,50 FS · Etats-Unis et Canada: $ 3.50 · Tahiti: 270 FP.

Imprimeur
Paul Giese KG, Offenbach
Allemagne

Mise en page et illustrations
PBO-Layout-Center, Francfort

Du pied d'une haute montagne

Pare Président DAVID O. McKAY

La proximité d'un événement a parfois tendance à en réduire le sens et l'importance. Aujourd'hui nous voyons les importantes découvertes et inventions du passé récent comme un observateur qui, se tenant au pied d'une haute montagne, ne la voit qu'en partie. Ses pentes majestueuses, ses pics imposants et sa position relative par rapport aux chaînes avoisinantes sont cachés à sa vue. Et cependant, même notre vision limitée nous remplit d'étonnement. Quelles choses puissantes n'ont pas été accomplies! Quelles possibilités plus grandes encore dans l'avenir! Qui, par exemple, peut évaluer les avantages matériels qu'apportent à la société le cerveau électronique, l'automobile, l'avion ou l'énergie atomique? Qui peut même imaginer l'effet ultime sur le genre humain des réalisations auxquelles parviennent aujourd'hui les hommes modernes en médecine?

Mais rien de tout cela n'a répondu au plus grand besoin de l'homme, à son désir le plus ardent. Personne n'a encore révélé ce que l'homme cherche depuis des siècles. Ce besoin, cette aspiration sans cesse présente au cœur de l'homme — c'est de connaître Dieu et les rapports de l'homme avec lui. Le microscope ne l'a pas révélé; le télescope ne l'a pas découverte; les astronautes et les satellites n'ont pas pénétré sa demeure. Seul un événement, qui s'est produit il y a près d'un siècle et demi, affirme donner cette réponse à l'âme humaine.

Cet événement a été l'apparition de deux êtres célestes au jeune Prophète Joseph Smith, révélant l'identité du Père éternel et de son Fils Jésus-Christ. Cela se produisit au printemps de 1820, en réponse à la fervente et ardente prière du jeune garçon.

Nous nous souvenons de ce passage du témoignage du prophète, imprimé dans de nombreuses langues et prêché en d'innombrables endroits de par le monde: «Quand la lumière se posa sur moi, je vis deux personnages dont l'éclat et la gloire défient toute description, et qui se tenaient au-dessus de moi dans les airs. L'un d'eux me parla, m'appelant par mon nom, et dit, me montrant l'autre: Celui-ci est mon Fils bien-aimé. Ecoute-le!» (Joseph Smith 2:17).

Lorsque le jeune Joseph dit à ses voisins ce qu'il avait vu, on ne le crut pas; au lieu de cela on le ridiculisa et on le persécuta. Répondant à toute opposition, il déclara solennellement plus tard: «J'avais réellement vu une lumière, et au milieu de cette lumière, je vis deux personnages, et ils me parlèrent réellement; et quoique je fusse haï et persécuté pour avoir dit que j'avais eu cette vision, cependant c'était la vérité . . . Je le savais, et je savais que Dieu le savait, et je ne pouvais le nier ni ne l'osais» (Joseph Smith 2:25).

Ce témoignage, s'il n'était pas confirmé, pourrait ne pas mériter d'être accepté. Sa teneur est d'une telle importance pour l'humanité que l'esprit humain ne peut au premier abord croire que pareille apparition soit possible. Mais le témoignage du prophète est soutenu par des témoins intelligents dont l'attestation n'a jamais été réfutée. L'Eglise elle-même, résultat tangible de cette grande révélation, constitue une preuve confirmative, sinon directe, de l'inspiration divine.

La vie du prophète, de son frère Hyrum et des millions d'autres personnes qui ont accepté la véracité de la grande révélation témoignent de ce que le plan de salut, comme Jésus-Christ l'a révélé, mène très assurément à une personnalité chrétienne. La révélation donnée au prophète et au patriarche était si réelle qu'ils scellèrent sans hésiter leur témoignage de leur sang.

(Suite page 70)

Berceuses et riz chaud

PAR JANIS HUTCHINSON

«Chut maintenant, ma sœur. Bientôt tu ne pleureras plus. Chut, et je chanterai la chanson de notre maman»

Chen serra la main de sa petite sœur et traversa à la hâte la pagode en ruines, puis passa de l'autre côté de la rue abandonnée.

S'arrêtant pile, il tirailla ce poids qui résistait à son bras.

— Lève-toi et marche, Su Ying! Nous allons bientôt arriver. Chen soupira et se pencha. «Regarde, ta belle robe a une tache dessus. On ne te prendra pas si tu es sale!»

Debout, il remit sa sœur sur ses pieds, mais l'instant d'après elle trébuchait et tombait; il entendit alors un bruit de déchirure.

— Oh Su Ying, dit-il agressivement, que dirait notre maman si elle était ici maintenant?

Se laissant tomber sur un morceau de béton cassé, il se couvrit un instant le visage, poussa un profond soupir, puis regarda sa petite sœur de deux ans.

Le menton de Su Ying tremblait et des larmes lui remplissaient les yeux. «Su Ying a faim!»

Elle se mit à pleurer, et Chen se couvrit les oreilles. Il avait le visage las, et ses yeux reflétaient une tristesse qui n'aurait pas dû y être pour un garçon de douze ans.

Il prit bien vite Su Ying sur ses genoux, et, la serrant doucement mais fermement dans ses bras, se mit à la bercer. Il avait bien souvent vu sa mère le faire exactement de cette façon-là mais sa gorge se serra, et cela ne semblait plus aller aussi bien — surtout ces quelques derniers jours, lorsque les pleurs de Su Ying avaient été plus persistants.

— Chut maintenant, ma sœur. Bientôt tu ne pleureras plus. Chut, et je te chanterai la chanson de notre maman.

«Chut voici la nuit,
Repose sur mon cœur:
Chut, mon petit bébé,
Ferme les yeux et dors . . . »

Continuant à fredonner, il observa le visage de sa sœur,

espérant que cette fois la berceuse marcherait — peut-être pour tous les deux.

Finalement les pleurs de Su Ying se transformèrent en de faibles sanglots et de temps en temps en hoquet pendant que Chen continuait à la bercer, chantonnant l'air bien connu. Les paupières de sa sœur se fermèrent, et il poussa un soupir de soulagement. Cette fois, cela avait marché.

C'était bien, les berceuses, se dit-il tristement, mais il était trop grand maintenant pour qu'on les lui chante. Cependant, il était heureux de se souvenir de celle-ci pour sa sœur.

Regardant autour de lui, il resserra son étreinte sur Su Ying. Il essuya ses joues mouillées de larmes avec le bord déchiré de sa manche, puis remit en ordre sa robe qu'il avait réussi à laver dans un seau d'eau de pluie la veille. Puis il se mit précautionneusement debout, tenant Su Ying tout contre sa poitrine pour ne pas la réveiller.

S'avançant lentement, Chen descendit la longue rue parsemée de débris, parvint à la limite du village et barbota dans un champ de riz boueux. Su Ying remua et se mit à nouveau à pleurer.

— Chut . . . nous y sommes presque, dit-il, montrant les lumières devant eux.

Il la passa dans un de ses bras, la mettant à califourchon sur sa hanche. Su Ying sanglota en silence, puis posa la tête sur son épaule et ferma de nouveau les yeux.

Arrivé au village, Chen traversa la rue sombre et passa devant deux paysans en haillons qui étaient blottis dans un coin d'un bâtiment abandonné. A la fin de la rue, il vit l'endroit: un grand bâtiment avec un petit panneau au-dessus de l'entrée.

Après avoir regardé un instant autour de lui, il se détourna, suivit une rue latérale, et entra dans le sentier derrière le bâtiment. Il marchait plus lentement maintenant, et c'est la gorge serrée qu'il secoua doucement Su Ying.

— Eveille-toi, petite sœur. Nous sommes arrivés.

Plaçant Su Ying à côté de lui, il s'affaissa et s'appuya contre un mur massif. Il regarda fixement de l'autre côté du sentier l'immense entrée en forme d'arc, qui marquait la fin de son voyage. Le cœur lui battait rapidement comme les ailes d'oiseaux effrayés.

Il sentit Su Ying se rapprocher de lui, et il fouilla du regard le sentier sombre et silencieux, puis la porte fermée. Sa voix avait l'air étrange, mais il réussit à parler sur un ton naturel.

— Tu dois être jolie, dit-il. Il sortit un petit peigne et le passa dans ses courts cheveux noirs.

Su Ying leva le visage et lui sourit et se tapota les cheveux de sa petite main. Les larmes vinrent rapidement aux yeux de Chen, mais elles furent vivement essuyées.

— Ta robe sera tout juste ce qu'il faut. Il parlait brusquement tout en lissant les plis du mieux qu'il pouvait.

Puis, sortant de sa poche un papier plié, il se mit lentement à écrire dans la faible lumière qui venait d'en-dessous de la porte

«Veuillez, s'il vous plait, prendre soin de ma petite sœur. Nos parents sont morts depuis plusieurs semaines. J'ai douze ans et je ne peux plus trouver de la nourriture pour cette petite sœur. J'ai entendu parler de votre Maison, et c'est pour cela que je vous amène Su Ying.»

Il relut deux fois le mot, puis le mit avec douceur dans la main de Su Ying.

— Mets-toi là, près de la porte. Chen s'éloigna et Su Ying se mit à le suivre.

— Non, non, petite sœur. Il la repoussa avec douceur. Je ne pars que quelques minutes. Attends-moi ici et je reviendrai . . . » Le dernier mot lui resta dans la gorge. Il

espérait que ses parents lui pardonneraient un jour de les avoir déshonorés en disant ce mensonge.

Se penchant, Chen l'embrassa sur la joue, puis détacha les petits bras qui s'accrochaient à son cou. Il renifla fortement, aspirant le doux parfum du jasmin. Ceci sembla le calmer, et il essaya de sourire.

— Petite sœur, nous avons une grande bénédiction ici. Il montra la porte massive du bâtiment. Là on va te donner à manger, et tu ne pleureras plus le soir quand tu iras dormir.

«Et tu auras un lit — pense un peu, Su Ying — avec des couvertures chaudes! Ces honorables personnes veilleront bien sur toi. Peut-être qu'ils t'enverront même en Amérique. J'ai entendu dire que c'était possible!» Chen inclina légèrement la tête.

«L'Amérique est un grand pays, car il a beaucoup de bols de riz — tout ce que tu peux vouloir à manger. Et peut-être qu'une dame — une très gentille dame — mettra des souliers à tes pieds froids et réparera cette déchirure de ta robe.»

Su Ying baissa les yeux vers la déchirure, et les yeux de la petite fille commencèrent à se remplir de larmes. Chen sourit rapidement et lui prit la main.

— Mais ne t'en fais pas maintenant pour la déchirure. Ils t'aimeront quand même, car tu es une brave petite sœur. Peut-être que la dame te bercera même et te chantera la berceuse. Chen ne le fait pas bien. C'est aux femmes à tenir les enfants et à chanter des berceuses.

Su Ying restait là, serrant toujours le petit mot dans la main, écoutant intensément pendant que son frère continuait.

«J'ai aussi entendu parler de beaucoup de bonheur chez ces gens d'Amérique. Ils ont des familles entières qui sont heureuses ensemble, et tu sais pourquoi? Ils sont contents parce que leurs mamans peuvent chanter pour eux, réparer des robes et préparer des bols de riz bien chauds.» Il secoua tristement la tête. «Je ne peux pas faire tout cela, Su Ying.»

Su Ying avait l'air très sérieuse pour ses deux ans, et Chen recula de quelques pas.

— Oh, petite sœur, soupira Chen, tu ne sais pas ce que je dis . . . et tu ne t'en souviendras pas.»

La gorge lui faisait mal et il lui était difficile d'avaler.

— Puisses-tu avoir beaucoup de bonheur, Su Ying . . .»

Il battit rapidement des paupières pour chasser une larme et s'approcha de l'entrée. Levant le bras, il frappa doucement, puis courut vers l'extrémité du sentier. Su Ying, les yeux grands ouverts, poussa un cri et se mit à courir après lui. Chen se retourna d'un bloc et parla vivement.

— Non, Su Ying! Tu ne peux pas venir!» Il montra fermement la porte.

— Allons petite sœur — quelqu'un va bientôt ouvrir la porte. Donne-lui le papier . . . Regarde la porte!»

La tête de Su Ying se tourna un instant tandis que son menton tremblait, et elle regarda la porte à la lumière jaune. Ces quelques secondes étaient tout ce qu'il fallait à Chen. Il parcourut rapidement quelques mètres, puis plongea sur le côté dans l'ombre.

Epiant de sa cachette, Chen regarda, la respiration suspendue, la porte s'ouvrir, laissant la lumière de l'intérieur tomber sur Su Ying. Il avala péniblement tandis qu'il regardait Su Ying lever les yeux vers deux visages de femmes. L'une d'elles s'agenouilla devant Su Ying et avec beaucoup de douceur passa les bras autour d'elle. Il savait que la dame parlait doucement à Su Ying, et il crut lui voir rendre son sourire. Il sourit un peu lui aussi.

Su Ying tendit le papier. La deuxième dame le prit, et Chen suspendit sa respiration tandis qu'elle lisait. La dame se tourna en finissant de lire, faisant un geste vers quelqu'un qui se trouvait dans le bâtiment. D'autres femmes apparurent, et Chen put maintenant entendre leurs voix excitées manifestant la surprise et la sollicitude. La première dame, toujours agenouillée près de Su Ying, la prit doucement dans ses bras et rentra dans le bâtiment, suivie des autres. La porte se ferma, laissant une fois de plus le sentier dans le silence.

Chen se releva et resta quelques instants assis appuyé contre un gros tonneau. Le silence semblait en quelque sorte très aigu, et de temps à autre, il regardait vers le sentier enténébré où Su Ying s'était tenue en dernier lieu. Il serra sa chemise là où un bouton était parti, et essuya une tache imaginaire de son pantalon.

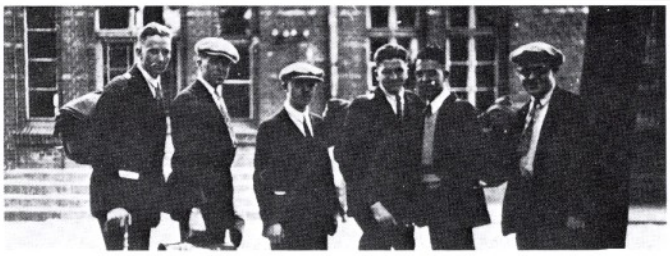
Chen était heureux que la dame eût passé le bras autour de Su Ying. Il espérait qu'elle pouvait chanter la berceuse. Il leva les yeux. Le fleuve argenté du ciel s'estompait tandis qu'un soupçon d'aube commençait à toucher le ciel. Il se leva lentement et s'éloigna lentement, poussant de son pied une petite pierre.

Hésitant, il se retourna un instant et regarda la porte où il y avait la lumière. Il hocha légèrement la tête. Su Ying avait besoin de berceuses et de riz chaud. Il eut un profond soupir, se redressa le plus qu'il put. Les ombres de la nuit se dissolvaient lentement avec les rayons du matin qui commençaient maintenant à se frayer un chemin entre les maisons.

Il était heureux que les nouvelles de la maison fussent parvenues jusqu'à ses oreilles. Oui, décida Chen, c'était vraiment un beau jour. Il essaya de se sentir heureux, mais tandis qu'il descendait la rue solitaire, ses pieds traînaient, et il y avait au-dedans de lui un vide qui faisait mal. ○

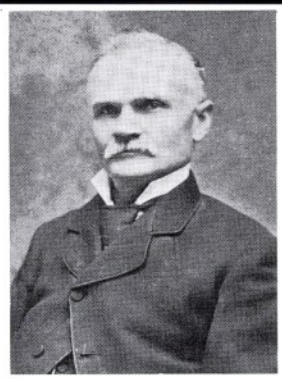
(Suite de la page 67)

En tant que facteur contribuant à augmenter la connaissance qu'a l'homme de ses rapports avec la Divinité et de sa place dans l'univers, en tant que moyen de créer des rapports corrects entre les hommes individuellement et les groupes d'hommes sous forme de nations, en tant que révélation montrant le chemin du bonheur de l'homme et de la paix sur la terre aussi bien que dans les éternités à venir, l'apparition du Père et du Fils à Joseph Smith — avec, plus tard, le rétablissement de la prêtrise et la fondation de l'Eglise de Jésus-Christ dans sa plénitude — doit être reconnue comme un des plus grands événements de tous les temps. ○



1

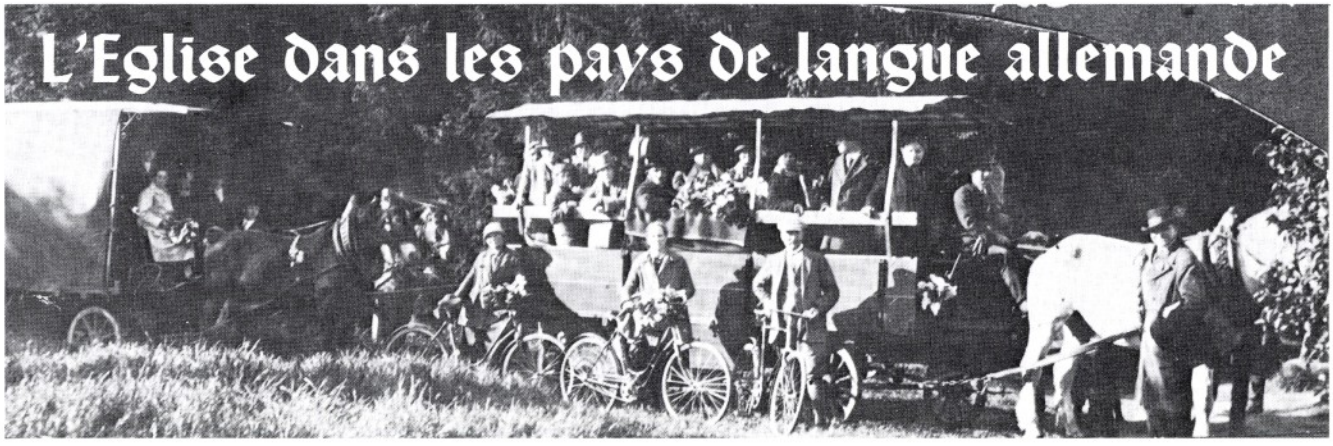
2



3

(1) Missionnaires allant de village en village en 1904. (2) Lieu de naissance de Karl Gottfried Maeser. La plaque a été apposée le 16 janvier 1928. (3) Karl Gottfried Maeser, converti allemand de la première heure, fondateur de l'Université Brigham Young. (4) Sortie de l'Ecole du Dimanche de la branche de Breslau-sud en 1927.

L'Eglise dans les pays de langue allemande



4

PAR JAY M. TODD, rédacteur-adjoint

Peu de pays ou de peuples ont connu la puissance, le commerce, les réalisations académiques, l'éclat scientifique et les accomplissements culturels des pays germaniques au cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle et les premières années du vingtième, années au cours desquelles les jeunes missionnaires mormons américains se rendirent pour la première fois dans ces pays.

Les noms mêmes d'Allemands à l'esprit doué et noble forment une bonne partie du vocabulaire des plus grandes réalisations de l'homme: Martin Luther, Goethe, Bach, Beethoven, Wagner, Copernic, Kant et des dizaines d'autres.

Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, l'Allemagne venait en tête dans presque tous les domaines scientifiques, était célèbre par ses universités, qui faisaient d'elle une Mecque pour les étudiants du monde entier, et était respectée comme la plus grande puissance militaire et industrielle du continent. C'était une nation affairée et confiante, qui, en 1871 encore, avait uni ses diverses républiques sous Bismark pour former l'Etat appelé Allemagne — la plus jeune des puissances européennes. C'est dans ce cyclone d'orgueil intellectuel, industriel et militaire que le missionnaire mormon se mit à jeter ses semences d'humilité et de paix. Les semailles furent difficiles.

Cependant, le premier membre connu de l'Eglise à mettre pied en terre allemande ne fut pas un missionnaire américain. C'était James Howard, un converti anglais qui alla travailler dans une fonderie à Hambourg. Sur la demande des frères d'Angleterre, il essaya de prêcher l'évangile, mais il se trouva dans de telles conditions que le 13 septembre 1840, il écrivait à sa femme: «Je suis trop faible pour faire quoi que ce soit sans eux [les frères] à Hambourg».

Pendant les dix années qui suivirent, personne ne fit grand chose pour répandre l'évangile dans les territoires, en dépit du fait qu'Orson Hyde passa dix mois en Allemagne lors de son voyage en Palestine. Ce n'est qu'en 1851 que s'accomplit le premier baptême dont nous ayons connaissance en Allemagne. Même alors la Parole progresse lentement, et avec beaucoup d'opposition gouvernementale: Tout d'abord ce fut un missionnaire, puis un autre qui se vit banni d'une cité-état ou d'une petite république. En 1855, plus de trois ans après que le Livre de Mormon eût été publié en allemand, cent soixante-cinq personnes seulement étaient devenues membres de l'Eglise en Allemagne. En 1854, la Suisse n'avait pas fait mieux, n'ayant que cent quarante-quatre convertis.

Ce n'est que vers la fin des années 1860 que le tableau commença à s'éclairer, lorsque le nombre de convertis s'accrut brusquement. En 1868, Karl G. Maeser, converti allemand appelé à gouverner une mission en Allemagne et en Suisse, écrivit: «Beaucoup de choses, un peu partout dans la mission révélaient depuis quelque temps qu'un changement allait se produire, tout comme la surface de l'eau se ride lorsque la brise arrive, et il était clair qu'un autre esprit commençait à s'introduire.»

Lorsque Frère Maeser retourna en Utah, en 1870, pour diriger la nouvelle académie Brigham Young à Provo, il avait vu six cents personnes devenir membres de l'Eglise, presque toutes en Suisse. Mais la réaction type que devait toujours affronter les missionnaires était celle que décrit Elder C. W. Wilcken: «Les Allemands disent qu'ils sont trop malins pour croire que des anges apparaissent et que des hommes ont des révélations de nos jours. Lorsque j'étais dans le Holstein, on m'a dit

que c'était là chose à raconter aux indiens, mais que les personnes éclairées ne pouvaient qu'en rire».

Les choses en demeurèrent là. Par contraste avec les milliers de personnes qui devenaient membres de l'Eglise en Angleterre et en Scandinavie, peu de succès, des branches sporadiques et souvent de courte durée, un public apathique, et des rapports très froids avec le gouvernement caractérisèrent les expériences de l'Eglise dans les pays de langue allemande jusqu'à la fin du siècle. En Suisse, en particulier, le nombre de convertis était encore plus faible. Pendant un siècle — de 1860 à 1960 — les rapports annuels des baptêmes de convertis furent inférieurs à l'année record de 1861 où il y en eut trois cents.

Ces personnes qui devinrent membres de l'Eglise se rendirent bientôt compte que pour élever leurs enfants parmi des Saints des Derniers Jours, il faudrait qu'elles émigrent en Amérique — système souvent suivi par les Saints de langue allemande jusqu'à il y a environ une trentaine d'années. Ces décisions d'émigrer furent fortifiées à la suite de l'effondrement économique de l'Allemagne en 1875. On estime qu'à la suite de cet effondrement quelque deux millions et demi d'Allemands émigrèrent en Amérique.

Année près année, de nouveaux missionnaires arrivèrent, et d'année en année, «un d'une ville, deux d'une famille» (voir Jérémie 3:14) entrèrent dans les eaux du baptême. Mais année après année, une hostilité voilée ou ouverte accueillait les émissaires de la vérité, comme le montrent ces échantillons que nous prenons au hasard dans l'histoire des missions: «On nous a refusé notre demande de prêcher à Baden» - 1875. «Le Président Stucki a été arrêté et mis à l'amende pour avoir publié une brochure» — 1876. «Les missionnaires ont été mis en prison et bannis» — 1880. «Les premiers convertis baptisés en Autriche» — 1883. «L'assemblée a été arrêtée afin de trouver les missionnaires. Les livres ont été confisqués» — 1897. «En Saxe, les missionnaires ont été avertis par les fonctionnaires qu'il ne leur est pas permis de tenir d'Ecole de sabbat, et qu'il ne leur est pas non plus permis d'admettre aux réunions des enfants de moins de dix-huit ans. On leur a aussi refusé la permission de distribuer des brochures» — 1900.

Le nouveau siècle semble ouvrir, du moins en partie, un nouvel esprit en Allemagne. En 1906, le Président Joseph F. Smith, premier président de l'Eglise à voyager à l'étranger pendant son administration, visita l'Allemagne. Un an plus tard, le Président Serge F. Ballif, des missions unies de Suisse et d'Allemagne, écrivait: «En voyageant de lieu en lieu, je vois de grandes masses d'humanité que je crois prêtes pour l'évangile; je le sens dans mes os». Son impression était correcte; au cours des trois années qui suivirent, plus de 2 500 convertis entrèrent dans l'Eglise — chiffre qui pulvérisait tous les records en matière de baptêmes pour les pays de langue allemande.

Mais la résistance à l'encontre de l'Eglise d'origine américaine ne diminuait pas. Quatre ans plus tard, le 30 août 1914, un message stupéfiant venu du siège de l'Eglise, atteignait l'Allemagne: «Libérez tous les missionnaires et prenez des mesures immédiates pour les amener à Londres . . . » Près de 200 missionnaires quittèrent quelque 60 branches de Suisse et d'Allemagne et se rendirent en Angleterre. La première guerre mondiale était en route.

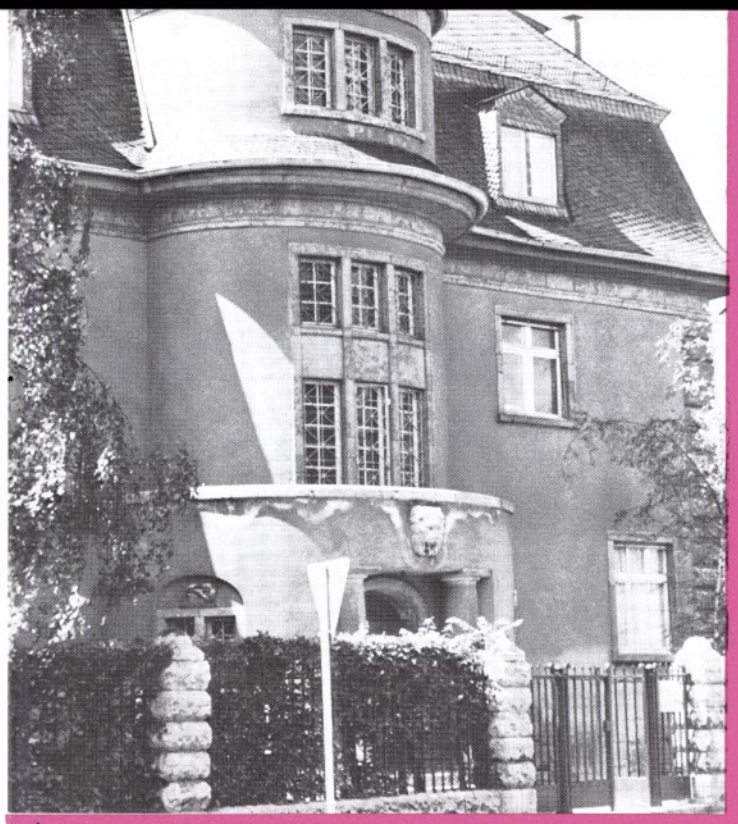
Trois ans plus tard, mois pour mois, le Président Angus J. Cannon obtenait du gouvernement la permission de visiter les branches de l'Eglise en Allemagne. Il rapporta: «Inévitablement les ravages de la guerre, dans laquelle beaucoup d'officiers et de membres des branches ont été appelés au service militaire, certains pour ne jamais revenir, ont conduit à la dissolution de certaines branches, et à la diminution numérique considérable de certaines autres. Cependant, il est tout à fait remarquable qu'en dépit de tout cela, la plupart des branches, et en fait presque toutes, ont conservé plus ou moins une organisation et un contact avec leurs membres, tenant des réunions quand c'était possible et là où c'était possible . . . » C'était là un système qui allait se reproduire vingt ans plus tard lorsque Adolf Hitler prit le pouvoir sous le nom de «der Führer».

Pendant ces vingt années d'entre deux guerres, l'histoire de l'Eglise dans les pays de langue allemande fournit quelques-unes de ses plus belles heures. Tandis que la paix s'installait une fois de plus sur le monde, le plan du Prince de la Paix se mit de nouveau à s'infiltrer dans le cœur et l'esprit de ceux qui avaient le cœur honnête. Passant en revue la mission suisse-allemande en 1920, le Président Serge F. Ballif dit: Nous avons, dans la mission, plus de soixante missionnaires, et tous voyagent sans bourse ni sac. Ils sont humbles, prient, sont propres et purs, disposés à faire tout ce qui est requis d'eux.»

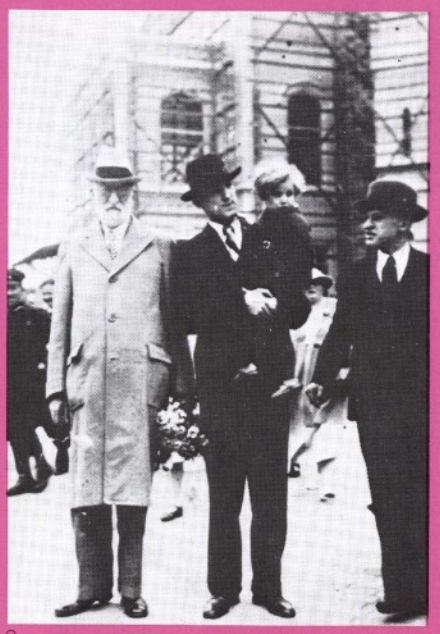
Dès 1925, les missions allemandes étaient divisées, comme elles l'avaient déjà été plusieurs fois, en une mission Allemagne-Autriche, avec 6 125 membres, et la mission Suisse-Allemagne avec 5 305 membres — plus de 11 000 Saints germanophones!

C'était là une base remarquable pour assurer une croissance constante. Imitant le système des relations publiques d'aujourd'hui, les Saints de langue allemande fêtèrent le centième anniversaire de l'Eglise en 1930 avec des expositions qui attirèrent de grandes foules. Plus de 250 000 brochures sur la Parole de Sagesse furent disséminées à une exposition à Dresde, et à Berne les Saints s'acquirent beaucoup d'amis avec leur exposition de l'hygiène et des sports. «Nous n'avons encore jamais reçu de publicité aussi favorable dans la presse allemande», dit le Président Fred Tadje. Frère John A. Widtsoe, alors président de la mission européenne, écrivit peu après, à propos des Saints allemands et suisses: «Il n'en est pas, dans toute l'Eglise, qui soient plus fidèles et plus dévoués.»

Mais les forces du mal n'étaient pas oisives. Les soldats nazis marchaient au pas de l'oie, et l'attitude du régime vis-à-vis de l'Eglise se manifesta bientôt. En mai 1933, les soldats nazis interrompirent une assemblée des Saints; le même mois, dans une autre partie de l'Allemagne, deux missionnaires furent battus par un nazi en



1



2

3

4

(1) Les bureaux administratifs de l'Eglise à Francfort. Cette maison contient les services de construction, du contentieux, des traductions, généalogiques et immobiliers. (2) Le président Heber J. Grant à Breslau en 1934. Avec lui on voit le président du district, Werner Martin Hoppe, son fils, et le premier conseiller de la présidence du district, Richard Deus. (3) Hermuth Huebner, membre de la branche de St-George, district de Hambourg, qui fut décapité le 27 octobre 1942, à 17 ans. (4) Le Président David O. McKay, à Berne, pour les cérémonies de la pose de la première pierre du temple suisse en 1953.

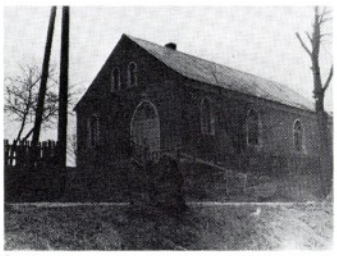
uniforme. En 1934, le mouvement des boy-scouts de l'Eglise fut dissous sur ordre du gouvernement, et la brochure «Autorité divine» fut interdite. Un an plus tard, les Articles de Foi de Frère James E. Talmage furent bannis, et l'ordre fut donné de brûler les exemplaires du livre. En 1937 la diffusion de la plupart des autres brochures de l'Eglise fut interdite. Un an plus tard, quelques-uns des principaux Saints des Derniers Jours allemands furent mis en prison et accusés de «haute trahison» pour avoir rempli leurs devoirs religieux. L'ombre d'Hitler s'étendait. En dépit de ces difficultés, les forces du bien n'étaient pas abandonnées sans préparation à ce qui allait venir. Il est inspirant de lire que le 2 juillet 1935, des instructions furent envoyées à tous les missionnaires d'Allemagne leur demandant de trouver et de mettre à part des dirigeants locaux comme présidents de branche et conseillers. Les fidèles du Seigneur n'allaient pas rester ignorants des principes de la prêtrise.

Les instuctions n'arrivaient pas trop tôt, car le 25 août 1939, Frère Joseph Fielding Smith du Conseil des Douze arrivait en Allemagne pour informer tous les missionnaires de ce qu'ils devaient partir immédiatement. Et c'est ici qu'on trouve une des histoires les plus inspirantes de la deuxième guerre mondiale. Le Président M. Douglas Wood fit venir dans son bureau un grand et puissant missionnaire d'Idaho et lui dit: «Elder, nous avons trente et un missionnaires qui sont perdus quelque part entre ici et la frontière hollandaise. Votre mission sera de les trouver et de veiller à ce qu'ils sortent du pays.»

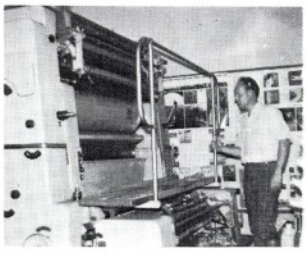
Le jeune missionnaire se mit en route avec 500 marks et quelques billets pour le Danemark et Londres et il lui fut dit de se fier à son inspiration. Il prit le train et se dirigea vers l'ouest, ne sachant où aller. Cologne n'était pas sa destination, mais il se sentit poussé à descendre là du train. La grande gare était remplie de milliers de personnes. Comment trouver les missionnaires perdus? Il se mit à siffler «Fais ton devoir», et dans un coin de la gare, un Elder et un couple missionnaire marié entendirent l'appel et reçurent promptement leurs billets pour le Danemark.

Le grand missionnaire monta de nouveau dans le train et continua sa mission, descendant dans les gares frontières, ville après ville, mais uniquement lorsqu'il se sentait inspiré à le faire. Conduit par l'inspiration, il trouva dix-sept missionnaires, qui purent fuir l'Allemagne ce soir-là. Peu après, le siège de la Mission recevait un rapport déclarant que tous les missionnaires étaient hors d'Allemagne et en sécurité. Neuf jours plus tard, la guerre éclatait.

L'histoire de l'Eglise en Allemagne et en Autriche pendant les années de guerre est pleine d'incidents inspirants. Personne n'osait parler contre les nazis et cependant trois jeunes membres de l'Eglise le firent. Après avoir écouté un programme radiophonique britannique, ces jeunes imprimèrent et diffusèrent dans les lieux publics ce qu'ils avaient entendu. L'un d'eux, Helmut Guddat, se vit infliger la peine de mort pour «haute trahison» et fut décapité à la hache. Les deux autres furent envoyés dans des camps de concentra-

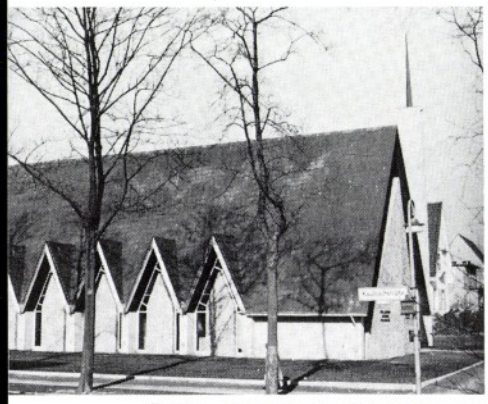


Chapelle de Selbongen, autrefois en Prusse orientale, maintenant en Pologne. Des réunions s'y tiennent encore.



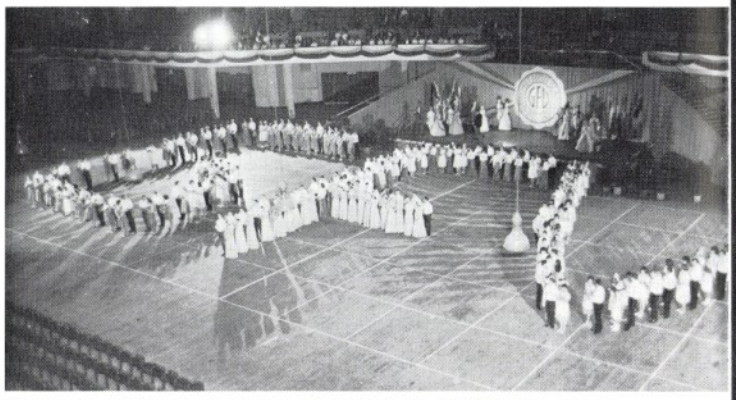
L'imprimerie Giese à Offenbach, où est imprimée, pour tous les pays d'Europe, la revue officielle de l'Eglise (l'Etoile pour les pays francophones).

Jeunes gens participant à une excursion sur le Rhin pendant la conférence de la jeunesse de 1966.



Berlin, chapelle de la paroisse de Lankwitz. Elle fut consacrée le 1er mars 1964 par le président Ezra Taft Benson.

Centre du Rhin de Hambourg.



Finale du festival de danse pendant la conférence de la jeunesse de 1965. GFV veut dire SAM.

tion. Aujourd'hui, un bâtiment à Hambourg honore le jeune frère de Guddat, un Saint des Derniers Jours qui osa parler.

Parmi les histoires les plus poignantes, on en trouve sur les efforts des branches allemandes pour trouver des vêtements pour d'autres Saints d'Allemagne qui avaient perdu leurs biens dans les raids aériens, tels que les efforts de la branche d'Altona en faveur des membres affligés de la région de la Ruhr.

Bien des fois, pendant les années 1943-44, alors que les Alliés se livraient à de violents bombardements, les Saints se sentirent inspirés à quitter leurs réunions de Sainte-Cène ou de l'Ecole du Dimanche pour se préparer pour un raid aérien.

En 1945, vers la fin de la guerre, le Président de district Willy Deters écrivait: «L'enfer a ouvert ses portes embrasées. Il est presque impossible de visiter les branches. Les avions attaquent constamment les trains. On ne peut trouver de repos la nuit. On appelle au service beaucoup de frères qui sont soit très jeunes, quinze ans, ou en ont plus de cinquante, dans une organisation appelée ‹Volkssturm› afin de sauver la patrie. La raison s'est maintenant transformée en folie».

La guerre avait récolté sa terreur et sa destruction et avait laissé des millions d'Allemands sans abri et morts. Plus de six cents Saints furent tués, deux mille cinq cents autres manquaient et plus de 80 % d'entre eux étaient sans abri. Rien qu'à Brême, 95% des Saints perdirent leurs maisons. Il n'y avait que peu de nourriture, et à Dantzig, les membres vivaient «d'herbes, de chats, de chiens, de quelques pommes de terre et de carcasses d'animaux». Comme les vieillards et les malades ne pouvaient même pas obtenir cela, on suggéra de dimer cette nourriture et on en donna par conséquent le dixième aux plus nécessiteux». On ne pourrait donner de plus beau témoignage de la puissance et de l'efficacité de l'Evangile. Mis à l'épreuve dans le creuset de la peur, de la faim et du dénuement, les Saints fidèles qui furent les victimes de la pire des activités de l'homme, la guerre, se caractérisèrent par l'amour et la fraternité.

En 1945, quand le Président Heber J. Grant mourut, on tint des services funèbres dans certaines branches. A Berlin, plus de trois cents Saints remplirent une salle qui ne pouvait en contenir que cent soixante-quinze. Il y avait parmi eux beaucoup de militaires américains et de femmes de l'Eglise. Le rapport de mission dit: «Dans tous les cas, les hommes et les femmes en kaki étaient les bienvenus et on les mettait à l'aise. On leur ouvrait la porte en demandant: ‹Ein Bruder› (Etes-vous un frère?) Lorsque la réponse était ‹Oui›, les portes s'ouvraient toutes grandes. Le mot ‹Bruder› devint une sorte de mot de passe.»

La reconstruction d'une nation, d'un peuple, de foyers, de familles et même de sa propre vie devenait maintenant le souci le plus important. En quelques mois, Frère Ezra Taft Benson du Conseil des Douze était en Allemagne pour constater les besoins des membres

pour l'entraide, ouvrant la voie à des tonnes de vêtements et de nourriture pour les Saints dans le besoin.

Un an plus tard, les Saints hollandais envoyaient un convoi de pommes de terre aux Saints d'Allemagne et chaque membre reçut douze kilos. Le Président David O. McKay qualifia cela de: «Un des plus grands actes de vraie conduite chrétienne jamais porté à mon attention.» Une fois de plus, les liens de l'Evangile ne connaissaient pas de barrière nationale.

Bientôt les conférences de l'Eglise étaient en route: à Stuttgart plus de 800 personnes assistèrent à la conférence de la prêtrise de l'Allemagne de l'Ouest en 1946, et la conférence de la mission de l'Allemagne de l'Est eut une assistance de 11 981 personnes à Leipzig — la plus grande foule jamais enregistrée pour des réunions de Saints en Europe.

Dès 1947, quelques missionnaires américains se remettaient à aller en Allemagne. Mais leur champ de moisson allait bientôt être réduit. La Russie, une des puissances alliées, dévoila les machinations perverses de ses dirigeants en imposant le blocus de Berlin. Une autre histoire du refus de liberté allait bientôt être écrite, et en peu de temps, l'Allemagne était divisée pour former les deux Allemagne d'aujourd'hui: l'Allemagne de l'Ouest et l'Allemagne de l'Est. Seule l'Allemagne de l'Ouest a aujourd'hui des missionnaires qui lui prêchent l'Evangile rétabli.

Les dix-huit dernières années des missions de langue allemande sont essentiellement un résumé partiel de l'administration du Président David O. McKay, qui a été, en bref, stupéfiante, caractérisée qu'elle a été par la création de cinq pieux (Berlin, Hambourg, Stuttgart, Suisse et pieu européen des militaires pour des milliers de Saints des Derniers Jours au service militaire américain), de six missions, d'un temple à Berne, d'un siège européen à Francfort pour les affaires juridiques, les biens fonciers, le département des constructions, le bureau généalogique, l'impression, la traduction et la distribution; et des rapports favorables avec le public, le gouvernement et la presse. Le Président McKay a donné l'esprit de cette remarquable réalisation lors de son tour, en 1952, de la Suisse et de l'Allemagne. Beaucoup de larmes furent versées tandis que l'on chantait: «Wir danken Dir Herr für Propheten» (Seigneur, Merci pour le prophète) avec allégresse et révérence.

Trois années plus tard, le Chœur du Tabernacle faisait une tournée en Allemagne et en Suisse et chantait pour la consécration du Temple Suisse, répandant une immense bonne volonté et émouvant les habitants des deux pays devant la bonté et la valeur des mormons.

Lors de la session d'ouverture du temple, Frère Benson déclara: «C'est le plus grand événements pour l'Eglise qui se soit produit en Europe depuis que l'Evangile y a été apporté il y a cent dix-huit ans. Il n'est pas de plus grande foi dans l'Eglise que celle dont ont fait preuve les Saints d'Europe.»

Aujourd'hui, quelque 30 000 Saints de langue allemande jouissent des libertés, du confort et des progrès modernes de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Suisse. Comme ailleurs, l'Eglise connaît une publicité et un respect sans cesse croissants. Beaucoup d'Européens écoutent le réseau radio des Forces Armées et les émissions hebdomadaires du Chœur du Tabernacle.

Comme toujours, l'Eglise est symbolisée par des missionnaires allant deux par deux de ville en ville et de village en village. Mais aujourd'hui, de nouveaux symboles s'introduisent dans la conscience publique: de belles églises, des centres de pieux et des Saints des Derniers Jours qui sont des citoyens éminents. La liste des membres de l'Eglise révèle des hommes d'affaires riches, des artisans talentueux, des rédacteurs de journaux et des reporters, des médecins, des dentistes, des enseignants, des professeurs d'université, des architectes et des personnes connues dans les arts.

Les systèmes modernes de communication relient ces Saints en un lien puissant avec le siège de l'Eglise et les sessions des conférences générales sont reliées en direct à leurs paroisses et à leurs branches. En outre, les membres de langue allemande reçoivent des messages inspirants et sains dans Der Stern, le journal de l'Eglise qui fête aujourd'hui son centième anniversaire. Dans le cadre du nouveau Magazine unifié de l'Eglise, en dix-sept langues, il est coordonné et dirigé par les dirigeants de l'Eglise.

Une conférence des jeunes d'Allemagne, tenue deux fois par an, est aussi populaire et célèbre que la conférence de juin de la SAM aux Etats-Unis. C'est sur ces jeunes, dont beaucoup sont de jeunes convertis, que reposent bien des espoirs. Beaucoup de dirigeants de l'Eglise qui ont visité les pays de langue allemande ont dit des jeunes membres qu'ils étaient parmi «les meilleurs de l'Eglise», «les plus talentueux, les plus brillants que nous ayons trouvés», «remarquablement spirituels et capables».

Il est évident que le prochain chapitre de l'histoire de l'Eglise dans les pays de langue allemande ne fait que commencer. ○

La beauté des montagnes et des rivières, de la lune et des fleurs n'a jamais été la propriété de personne

Kaibara Ekiken

L'évêque président parle aux jeunes DE LEUR IDENTITÉ RÉELLE

Il y a quelques dizaines d'années, la source ordinaire de puissance était le cheval. Il était et il est encore courant de voir un fermier avec un bel attelage de chevaux labourer son champ ou emporter du foin. Une partie ordinaire du harnais, ce sont les œillères qui sont fixées contre l'extérieur des yeux du cheval pour qu'il ne puisse voir ni à gauche ni à droite — seulement droit devant lui. Ces œillères permettent de le conduire et de le faire tourner facilement.

De la même manière, Satan espère mettre des œillères sur les hommes afin de pouvoir les conduire et les faire tourner plus facilement. Il espère aveugler les hommes de manière qu'ils ne sachent pas qui ils sont réellement. Il veut les aveugler pour qu'ils ne voient pas qu'ils ont vécu avec Dieu avant d'entrer dans la mortalité et qu'ils vivront après la mort dans les circonstances déterminées par leur conduite dans la mortalité. Il espère que les hommes croiront qu'il n'est rien d'autre que cette vie-ci.

La philosophie qu'il propose fut dévoilée par les prophètes du Livre de Mormon, c'est: «Mangez, buvez et réjouissez-vous, car demain nous mourrons . . . (2 Néphi 28:7). Cette philosophie se répand partout aujourd'hui. Nous voyons des jeunes gaspiller leur vie dans la drogue, l'immoralité et toutes sortes de perversions. Ils le font sans se rendre compte qui ils sont réellement et ce que seront les conséquences éternelles de leur conduite.

Il est tout à fait clair que Satan connait la puissance que reçoit une personne lorsqu'elle se rend compte qui elle est vraiment. Pareille personne est capable de voir la vie dans une perspective éternelle et le plan de Satan se révèle futile et destructeur.

On ne peut sous-estimer l'importance de connaître la réponse à la question: «Qui suis-je?» C'est parce que le Sauveur savait qui il était qu'il put mener une vie parfaite. Même alors qu'il était très jeune, il savait qu'il devait s'occuper des affaires de son Père (voir Luc 2:29).

Le Sauveur savait qu'il était le Fils de Dieu; il savait ce que serait sa mission et il agit en conséquence. L'apôtre Jean appelle le Maître la «Parole».

«Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. Elle était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par

elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle. En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue.

«Et la Parole a été faite chair, et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme la gloire du Fils unique venu du Père» (Jean 1:15, 14).

Le Sauveur avait un grand pouvoir sur le mal et la tentation parce qu'il savait qui il était.

Ceci nous amène à demander directement: «Qui suis-je?»

Nous sommes fils et filles de Dieu, nous avons vécu avec lui avant de venir ici. L'apôtre Paul confirme cette grande vérité: «L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu» (Romains 8:16).

Puisque nous sommes les enfants de Dieu, poursuit Paul, nous sommes «héritiers de Dieu, et co-héritiers de Christ» (Romains 8:17). Cela signifie que nous pouvons devenir comme Dieu, si nous sommes «conduits par l'Esprit de Dieu . . .» (Romains 8:14) et si nous gardons ses commandements.

Le fait de savoir qui nous sommes réellement et ce que peuvent être nos possibilités éternelles fait de nous un peuple tout à fait à part.

Comme Pierre le déclarait: « . . . Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal . . . un peuple acquis . . .» (1 Pierre 2:9).

Le fait de savoir qui vous êtes vous met à part du monde de la même manière que Mormon, le jeune général néphite, fut mis à part de la nation néphite dégénérée; vous devez, vous aussi, devenir des dirigeants.

Un dirigeant est quelqu'un qui a une personnalité et une compréhension correcte des objectifs et les poursuit vigoureusement. Vous devez être des dirigeants de ce genre, car aucun autre peuple du monde, qu'il soit jeune ou vieux, n'a la vraie perspective du but de la vie comme vous l'avez en tant que membres de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours.

La tâche qui vous est imposée est celle-là même que le Seigneur confia à Job: «Ceins-toi les reins comme un homme . . .» et acquiers un témoignage concernant la réponse à cette question du Seigneur: «Où étais-tu lorsque je posais les fondations de la terre?» Et «dis-le, si tu as de l'intelligence», dites-le qui vous êtes réellement.

Un grand exemple d'homme qui acquit la confiance et la force en obtenant le témoignage spirituel de son identité réelle, c'est le rude pêcheur Simon, appelé plus tard Pierre. Au moment de son appel au ministère, on pouvait à bon droit dire que Pierre était «ignorant». Il était souvent impulsif et arrogant. Et en dépit du fait qu'il avait accompagné le Sauveur pendant tout son ministère, Pierre nie avoir fréquenté le Maître lorsque vint l'heure cruciale et tragique du procès du Christ. Après la crucifixion, il ne comprit pas clairement la nature externe de la mission du Sauveur; en fait, il pensait retourner à son métier de pêcheur.

Et cependant, en dépit de ses faiblesses, le Seigneur savait que lorsque Pierre acquerrait la vraie perspective éternelle de sa mission, il serait un dirigeant grand et puissant. Enfin il reçut ce témoignage de l'Esprit. Dès cet instant, il devint un chef puissant. Au lieu de vaciller et d'agir sans confiance, il se dressa avec une assurance puissante, témoigna devant les souverains et prêcha Jésus-Christ dans les rues.

Aujourd'hui, Satan essaie désespérément, par tous les moyens, de nous jeter dans la confusion et de nous aveugler, comme il avait aveuglé Pierre pendant cette courte période de temps. Il espère que nous penserons que les seules choses réelles de la vie ce sont nos activités et nos plaisirs profanes. S'il peut rendre floue notre perspective éternelle et nous amener à rechercher à tout prix la popularité en société, à rechercher les émotions de l'instant ou à oublier d'une manière quelconque qui nous sommes réellement, il peut dire qu'il a remporté une grande victoire dans le combat qu'il livre à notre progression éternelle.

D'autre part, la défense la plus puissante que vous ayez contre le pouvoir de l'adversaire c'est le témoignage de votre identité réelle et des possibilités que vous avez du point de vue éternel. Il n'est pas de force plus grande que celle qui accompagne le fait de connaître le plan et le but de la vie et, en plus d'être capables de répondre à vos parents, à votre évêque et au Seigneur qu'à tous points de vue vous êtes purs et dignes. Quand cela est vrai, vous avez triomphé de celui qui a aveuglé une grande partie du monde de sorte que celle-ci ne peut savoir qui il est vraiment et quelles sont ses possibilités éternelles. ○

LES ECRITURES MODERNES

Les Doctrine et Alliances

PAR T. EDGAR LYON

De tous les livres d'Ecritures que possède l'Eglise des Derniers Jours, les Doctrine et Alliances est le seul qui mérite réellement l'appellation «d'Ecritures modernes». Il est vrai que le Livre de Mormon, le Livre de Moïse et le Livre d'Abraham sont modernes dans le sens de leur récupération, mais ils traitent de périodes lointaines du passé, en grande partie parallèles à l'Ancien Testament. Au contraire, les Doctrine et Alliances sont modernes d'origine aussi bien que de message. Ce sont les Ecritures fondamentales de notre dispensation du rétablissement.

La Bible, le Livre de Mormon, le Livre de Moïse et le Livre d'Abraham sont tous des livres précieux; cependant, pris isolément, aucun d'eux ne pourrait constituer le guide complet permettant de comprendre l'Evangile. Une personne qui ne connaît pas les enseignements des Doctrine et Alliances ne pourrait, à l'aide de ces quatre ouvrages scripturaux, obtenir qu'une connaissance superficielle de la plupart des doctrines de l'Eglise. Par exemple, des sujets tels que la prêtrise, sa puissance, son organisation et sa juridiction, le baptême pour les morts, la nature et les buts de la Sainte-Cène, la loi de santé du Seigneur, qui est la Parole de Sagesse, l'obligation qui incombe à chaque membre de l'Eglise de prêcher l'évangile à ses voisins, les degrés de gloire dans le monde post-mortel, la nécessité religieuse de s'améliorer par l'étude et la foi, la doctrine de l'éternité de l'alliance du mariage, la doctrine de la progression éternelle — tout cela trouve son explication la plus complète dans les révélations des Doctrine et Alliances. Grâce à la connaissance obtenue dans ces révélations des derniers jours, un membre de l'Eglise peut étudier les autres volumes d'Ecritures, littéralement «lire entre les lignes» des significations qui resteraient cachées à un lecteur qui n'a pas été instruit de la sorte. Les Doctrine et Alliances ont donc rempli un but double: révéler la parole et la volonté de Dieu aux hommes de notre dispensation et servir de clef pour dévoiler des enseignements qui ne sont enregistrés que vaguement ou incomplètement dans nos autres volumes scripturaux. De tous les livres d'Ecritures, les Doctrine et Alliances est celui que les Saints des Derniers Jours doivent chercher à connaître le mieux.

La liste suivante de sections choisies peut constituer une introduction utile pour quiconque désire faire connaissance du message et de l'esprit de ce livre d'Ecritures modernes:

1. *Section 1.* C'est la «préface du Seigneur» au livre disant pourquoi les révélations ont été données et déclarant la responsabilité que Dieu a mise sur les épaules de ceux qui sont membres de son Eglise.

2. *Section 4.* Cette section a été donnée au père du Prophète Joseph Smith, l'appelant à faire du travail missionnaire. Elle énumère les qualités et les caractéristiques que doit posséder un missionnaire. Elle a servi de source d'inspiration à beaucoup de personnes appelées au ministère de l'Eglise dans notre dispensation.

3. *Section 13.* Cette courte section contient l'investiture de la Prêtrise d'Aaron.

4. *Section 20.* Lorsque l'Eglise fut officiellement enregistrée, elle n'avait ni publicité, ni brochure, ni Articles de Foi, ni aucune autre déclaration de ses croyances et de ses pratiques de base. Cette section est la première déclaration officielle de la puissance, de l'autorité, de la doctrine et de la juridiction de l'Eglise. On pourrait à bon droit l'appeler la «Constitution de l'Eglise».

5. *Section 25.* Cette section a beaucoup contribué à mettre les femmes dans des postes de direction dans l'Eglise et à faire des Saintes des Derniers Jours un «peuple de chanteurs».

6. Section 42. Complétant la section 20, elle donne un grand nombre des formes, des cérémonies, des disciplines et des pratiques de l'Eglise.

7. Section 76. Ordinairement appelée «La vision des trois degrés de gloire», cette section mentionne en réalité sept visions séparées, dont six sont décrites en termes généraux, et la septième seulement mentionnée.

8. Section 87. On l'appelle ordinairement «La prophétie sur la Guerre de Sécession». Cependant ce titre n'est pas tout à fait exact. Quoiqu'elle prédise cette guerre-là, elle dit aussi que la Guerre de Sécession n'est que le commencement d'une longue série de guerres qui doivent affliger la famille humaine.

9. Section 88. C'est une des plus longues et aussi des plus belles sections du livre. Elle crée «L'Ecole des prophètes» et fixe le programme éducatif que l'Eglise a suivi pendant toute son existence. Le pourcentage plus élevé de nos membres qui font leurs humanités et l'enseignement supérieur par comparaison avec l'ensemble du pays est le résultat de l'accent que cette section a mis sur l'étude, la considérant comme une préparation nécessaire à notre système missionnaire et à notre direction laïque.

10. Section 89. Ordinairement appelée la «Parole de Sagesse» il serait mieux de l'appeler «la loi de santé du Seigneur».

11. Section 93. Quiconque essaie de comprendre la philosophie de vie des Saints des Derniers Jours doit étudier cette section. Elle est fondamentale en ce qu'elle interprète la vie éternelle qu'enseignait le Prophète Joseph Smith.

12. Section 107. C'est la grande section sur la prêtrise.

13. Section 121. C'est une belle définition de la puissance et de l'esprit de la prêtrise.

14. Sections 130 et 131. Dans ces deux sections, consistant en extraits de sermons du Prophète Joseph Smith, on trouvera beaucoup d'enseignements propres à l'Eglise — ceux qui la distinguent du christianisme historique en sa qualité de nouveau rétablissement de l'Evangile antique. ○

La même voix

Lorsque la voix et le langage de l'autorité sont les mêmes que la voix et le langage de l'amour, l'obéissance et toutes les autres formes agréables et acceptables de comportement sont plus faciles pour un enfant. Dire à un enfant que nous l'aimons c'est bien plus que les petits noms affectueux et les marques d'affection, bien qu'ils soient éloquents, eux aussi. C'est l'éloge quand il fait quelque chose de bien. C'est la permission d'essayer et l'encouragement à essayer de nouveau. C'est accepter la lenteur des progrès, c'est l'absence de blâme en cas d'échec. C'est l'embrassade pleine de jubilation, un sourire inattendu. Ce sont des règles et des avertissements, donnés pour éviter les accidents et les effrois. C'est une bosse que l'on soigne, une peur que l'on console, une surprise, un bonbon, une histoire au moment d'aller au lit, une lumière allumée dans le couloir. C'est la patience pendant qu'un enfant apprend les manières d'un monde adulte. (Anonyme).

A tous

PAR REED H. BRADFORD

«Ecoute, ô peuple de mon Eglise, dit la voix de celui qui demeure en haut et dont les yeux sont sur tous les hommes . . . car en vérité, la voix du Seigneur s'adresse à tous les hommes . . .» (D.&A. 1:1-2).

Parfois nous oublions que chaque personne est un enfant de notre Père céleste. Tous les hommes — mon compagnon ou ma compagne, mes enfants et les hommes et les femmes de partout sont mes frères et mes sœurs. Il est important que chacun d'eux ait l'occasion de connaître la progression, les bénédictions, le salut, l'exaltation et la joie que notre Créateur divin lui réserve.

Mais dans ce monde, pareille occasion est refusée à beaucoup de personnes.

Un chiffre dans la neige

«Un chiffre dans la neige» (Cipher in the Snow) de Jean E. Mizer, National Education Journal, vol. 53, Novembre 1964, pages 8-10. Cette histoire a gagné le premier prix de 1 000 dollars du concours de rédaction pour enseignants pour 1964. L'histoire est véridique, mais les noms des personnages et le lieu ont été changés. Utilisé avec la permission de l'auteur.

Cela commença par une tragédie, un matin de février où il faisait un froid mordant. Je roulais derrière le bus scolaire de Beauregard comme je le faisais la plupart des matins de neige lorsque j'allais à l'école. Il se rangea et s'arrêta pile devant l'hôtel, ce qu'il n'avait aucune raison de faire, et je fus irrité parce que je devais m'arrêter à l'improviste. Un garçon sortit du bus d'un air mal assuré, chancela, trébucha et s'effondra sur le tas de neige qui couvrait le trottoir. Le conducteur du bus et moi-même arrivâmes auprès de lui au même instant. Son visage maigre et creusé était blanc, même contre la neige.

— Il est mort, chuchota le conducteur.

Il fallut un instant pour que cela s'enregistrât dans mon esprit. Je jetai rapidement un regard sur les jeunes visages effrayés qui se penchaient vers nous du haut du bus scolaire. «Un médecin! Vite! Je vais téléphoner de l'hôtel . . .»

— Inutile. Je vous dis qu'il est mort. Le conducteur regarda le corps immobile du garçon. Il ne l'a même pas dit qu'il se sentait mal, marmonna-t-il, il m'a simplement tapé sur l'épaule et m'a dit, tout discrètement: «Je vous demande pardon. Je dois descendre à l'hôtel». C'est tout. Poli et comme pour s'excuser.

A l'école, les rires et les courses du matin s'arrêtèrent lorsque la nouvelle envahit les couloirs. Je passais devant un groupe. «Qui était-ce? Qui est tombé mort sur le chemin de l'école?» chuchota à moitié l'un d'eux.

— Sais pas comment il s'appelle; un gosse de Beauregard, répondit-on.

«Je ne le connaissais pas»

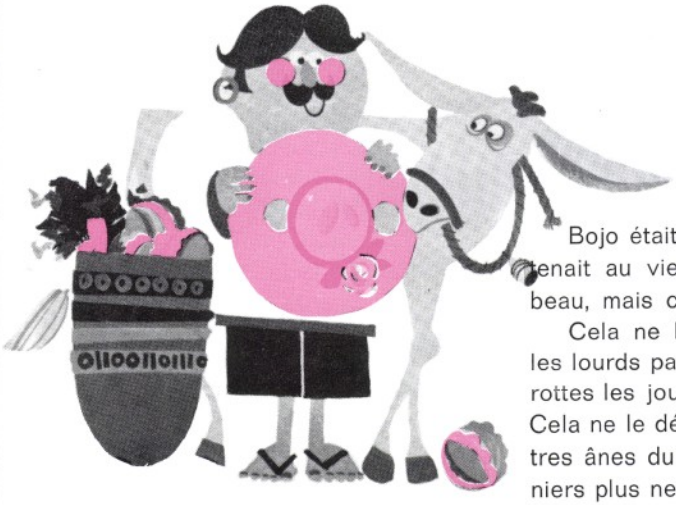
Il en fut de même à la salle des professeurs et au bureau du proviseur. «J'aimerais que vous alliez avertir les parents, me dit le proviseur. Ils n'ont pas le téléphone et de toute façon, quelqu'un de l'école devrait y aller en personne. Je surveillerai vos classes.»

— Pourquoi moi? demandai-je. Ne serait-ce pas mieux si vous le faisiez?

— Je ne le connaissais pas, reconnut le proviseur d'un ton neutre. Et l'année dernière il vous a indiqué comme étant son professeur préféré.

Je parcourus en voiture, dans la neige et le froid, la mauvaise route de banlieue qui menait chez les Mabille et pensai au gamin, Maurice Mabille. Son professeur préféré! pensai-je. Il ne m'a pas dit deux mots en deux

SECTION DES ENFANTS



PAR SOLVEIG PAULSON RUSSEL
tiré du «Children's Friend» Copyright 1968

Une histoire d'Espagne

Le chapeau de Bojo

Bojo était un petit âne qui appartenait au vieux Pedro. Il n'était pas beau, mais c'était un bon travailleur.

Cela ne l'ennuyait pas de porter les lourds paniers de choux et de carottes les jours de marché, au village. Cela ne le dérangeait pas que les autres ânes du village eussent des paniers plus neufs que les siens ou que leur harnachement fût orné de têtes de clous qui ressemblaient à de l'argent.

Cela lui suffisait d'avoir une longe de corde. Bojo était heureux d'être un petit âne discret, ordinaire, qui n'a pas de quoi se vanter, avec un bon maître.

C'est-à-dire qu'il fut heureux jusqu'au moment où le vieux Pedro lui mit ce ridicule chapeau de paille sur la tête.

Voici comment cela arriva. Cet été-là, le soleil était particulièrement chaud, et Bojo n'aimait pas sentir la chaleur sur son front. Cela l'obligeait à fermer tout le temps ses yeux clignotants. Cela lui donnait l'envie de garder la tête près du sol ou de l'enfoncer dans tous les buissons et toutes les ombres qu'il pouvait trouver.

Le soleil tapait aussi sur le vieux Pedro qui disposa un mouchoir sur sa tête et dit:

— Il me faudrait un grand chapeau de paille pour ombrager ma tête, mais je ne peux pas trouver de l'argent pour une telle extravagance. Tout l'argent que nous retirons des choux et des carottes, nous devons le dépenser pour la nourriture d'hiver et le charbon. Un chapeau de paille c'est quelque chose dont on n'a besoin que pendant les chaudes journées d'été. Tu ne trouves pas, Bojo?

Puis il regarda attentivement Bojo qui avait fermé les yeux devant l'éclat du soleil, et le vieux Pedro dit:

— Bojo, pardonne-moi! Comme je suis égoïste de ne penser qu'à ma propre tête. C'est toi qui a besoin d'un chapeau. C'est toi qui restes toujours dehors. Je vais essayer de t'en trouver un.

Bojo redressa la tête et ses yeux s'ouvrirent tout grands lorsqu'il entendit parler d'un chapeau. Il n'en voulait pas. L'idée de paraître sur la place du marché avec un chapeau le fit presque frissonner, en dépit de la chaleur. Aucun des autres ânes qu'il avait jamais vus ne portait de chapeau. Je serais ridicule! se dit-il. Les autres ânes riraient et feraient hi han, et ils seraient pleins de raillerie et de quolibets! Oh, j'espère que le vieux Pedro va oublier cette sotte idée.

Mais le vieux Pedro ne l'oublia pas. Il travailla plus dur que jamais pour faire grandir davantage ses choux et ses carottes, et lorsqu'ils al-

---

Oni to kaeru

Un jeu japonais

Ce jeu du chat peut se jouer à la porte ou à l'intérieur avec quatre à douze joueurs.

Avec un bâton, tracez par terre le contour d'un grand lac de forme irrégulière, ou, si vous jouez à l'intérieur, dessinez la forme avec de la craie. Rendez le contour du lac très irrégulier avec des langues de terre allant, en différents endroits, vers le centre du lac.

Un joueur est choisi pour être Oni. Il doit rester à l'extérieur de la ligne du lac. Tous les autres enfants sautent dans le lac et sont les grenouilles. Oni ne peut pas sauter dans le lac. Les grenouilles ne peuvent pas sauter à terre.

Oni court autour du lac. Il peut aller sur les petites bandes de terrain qui vont dans le lac. Il essaye de toucher une des grenouilles en tendant la main vers l'intérieur du lac tout en restant sur la terre ferme. Il ne peut pas marcher dans l'eau.

Si Oni est suffisamment rapide, toutes les grenouilles peuvent se trouver dans un même coin de l'eau et il pourra en toucher une.

Lorsqu'une grenouille est touchée, elle doit quitter le lac.

La dernière grenouille à être touchée a le privilège d'être l'Oni suivant. ○

lèrent au village, les deux prochains jours de marché, le vieux Pedro se serra un peu la ceinture et se passa de dîner pour épargner de l'argent pour le chapeau. Et ainsi il put évidemment en acheter un.

C'était un haut chapeau à bords légers et larges. Le vieux Pedro coupa prudemment deux trous dans le bord pour que les oreilles de Bojo puissent passer à travers. Si Bojo avait pu parler au vieux Pedro, il se serait écrié:

— Oh non! Ne me mets pas cela, s'il te plaît! Non, s'il te plaît!

Le vieux Pedro recula et sourit.

— Maintenant tu seras plus à l'aise, mon bon ami, dit-il.

Bojo était plus à l'aise. Le chapeau le protégeait merveilleusement de la chaleur et de l'éclat du soleil. Mais lorsqu'il vit son image dans l'auge, il soupira:

— J'ai l'air d'un imbécile! Le vieux est si content que c'est une honte que d'essayer de me débarrasser du chapeau après qu'il se soit sacrifié pour l'acheter, mais il faut que j'essaye. Je ne peux tout de même pas porter ceci au marché!

Alors Bojo se frotta la tête dans les saules. Encore et encore, il frotta le bord de son chapeau contre les branches. Le bord du chapeau monta et descendit et finalement l'extrémité se brisa et le bord céda.

— Je vais l'user, dit Bojo.

Mais quand le vieux Pedro vit le bord cassé, il mit autour un petit cerceau de fil de fer de sorte qu'il ne pouvait plus s'user.

Puis Bojo le fit tomber du crochet où on le pendait la nuit. Il gigota dans son écurie jusqu'au moment où il put l'atteindre d'une ruade. Et il fit un trou dans le milieu en le piétinant. Mais alors le chapeau se prit à sa patte et il dut taper si fort pour s'en débarrasser que le chapeau s'envola hors de portée de ses pattes.

— Allons, allons! Voilà que ton chapeau est tombé et tu as dû marcher dessus, dit le vieux Pedro le lendemain matin. Ça ne fait rien, je mettrai une fleur dans le trou et on ne le verra pas.

Ce qu'il fit! Et Bojo avait maintenant un chapeau de paille avec, devant, une grosse fleur rouge.

Pendant que le vieux Pedro chargeait les paniers, Bojo essaya de faire descendre le bord de son chapeau de manière à pouvoir l'attraper avec ses dents, mais il eut beau secouer la tête de haut en bas et agiter les oreilles et tirer la lèvre aussi loin qu'il le pouvait, le chapeau refusait de venir à sa portée. Il avait beau renâcler ou s'étirer, le chapeau bougeait avec sa tête.

— Ah, ton museau te chatouille, dit le vieux Pedro et il gratta doucement le museau de Bojo.

— Ça ne sert à rien! Ça ne sert absolument à rien! Je ne puis échapper à ce chapeau. Il faudra que je supporte le rire des autres ânes.

Bojo poussa un soupir et s'en alla tête basse au marché.

Les autres ânes se moquèrent, ils rirent et gloussèrent (leurs maîtres pensaient qu'ils étaient seulement excités).

— Regarde un peu! T'as jamais vu ça? Qu'est-ce qu'un grand seigneur comme cela peut bien venir faire dans notre vulgaire marché! Un âne avec un chapeau! Oh là là! Un chapeau sur un âne! Est-ce qu'il y a un cirque dans les environs? Quel maître il a, ce Bojo!

Bojo avait essayé de se faire aussi invisible que possible, mais lorsqu'il entendit les autres ânes parler méchamment du vieux Pedro, il leva la tête et avança fièrement devant les autres. Il braya bien fort:

— Idiots! Aucun de vous n'a un maître qui se passerait de quelque chose pour penser au confort de son âne! Je suis fier de porter le chapeau que le vieux Pedro m'a donné avec amour!

Et il tapa des sabots, tendit le cou et se tint très grand.

Les autres ânes se turent. Ils se regardèrent d'un air interrogateur.

Puis, tandis qu'il étaient là, le maire du village et sa fille s'approchèrent d'eux. La petite fille jeta un coup d'œil à Bojo, puis courut vers lui.

— C'est celui-là, papa, s'écria-t-elle. C'est cet âne avec le chapeau que je choisis pour porter les fleurs de notre village à la parade du roi. Que ce soit celui-là!

Le maire sourit.

— Oui, dit-il. Un âne que son maître aime assez pour lui donner un chapeau doit être un âne digne. Il y a longtemps que je n'ai plus vu d'âne porter de chapeau, mais il y a longtemps, tous les bons maîtres protégeaient leurs animaux du soleil. Ce sera donc celui-ci.

C'est ainsi que Bojo et le vieux Pedro allèrent à la parade du roi, avec des paniers des fleurs du village. Et Bojo marcha si fièrement que la fleur de son chapeau penchait comme si elle s'inclinait. ○

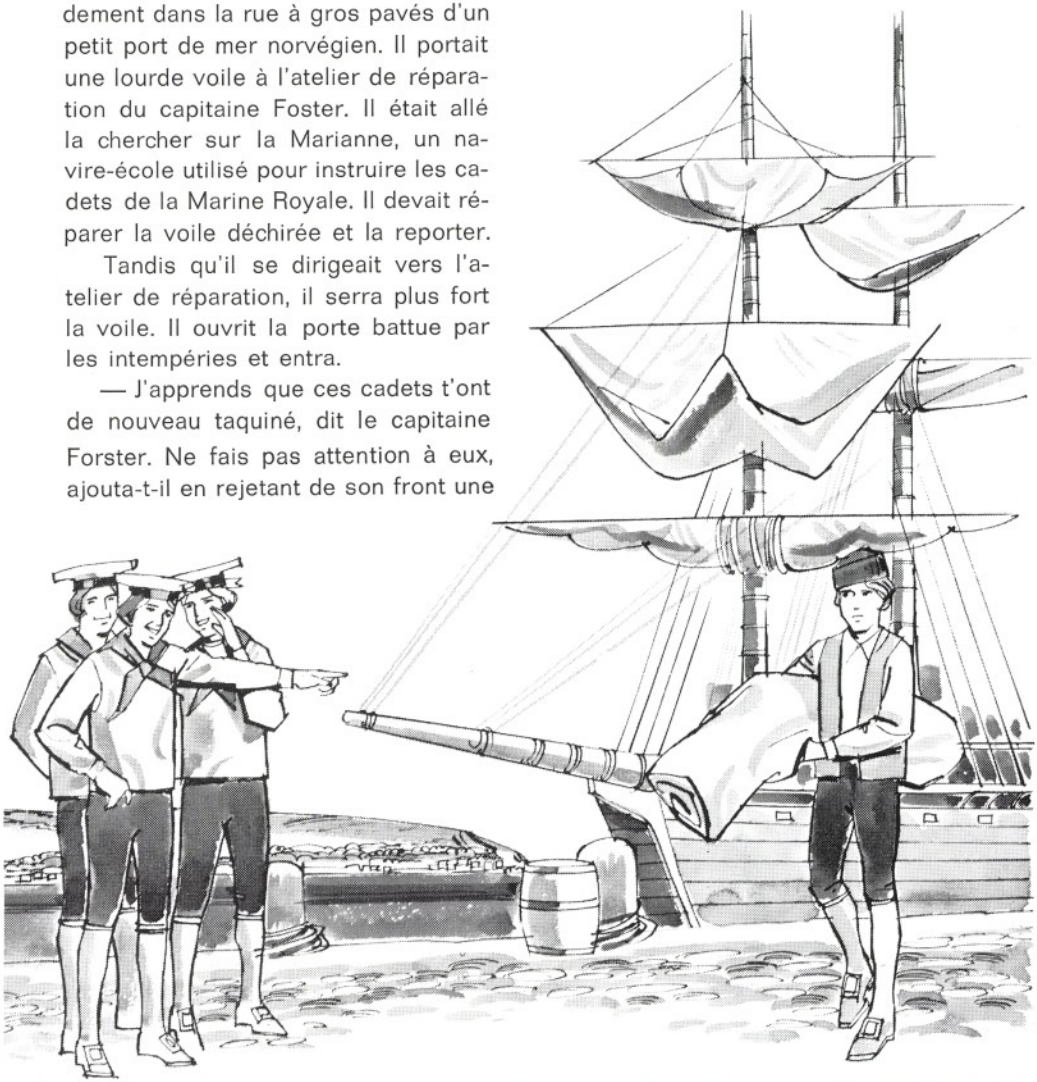
AU PORT

PAR MADELEINE ECCARDT

Christophe Weber marchait lourdement dans la rue à gros pavés d'un petit port de mer norvégien. Il portait une lourde voile à l'atelier de réparation du capitaine Foster. Il était allé la chercher sur la Marianne, un navire-école utilisé pour instruire les cadets de la Marine Royale. Il devait réparer la voile déchirée et la reporter.

Tandis qu'il se dirigeait vers l'atelier de réparation, il serra plus fort la voile. Il ouvrit la porte battue par les intempéries et entra.

— J'apprends que ces cadets t'ont de nouveau taquiné, dit le capitaine Forster. Ne fais pas attention à eux, ajouta-t-il en rejetant de son front une



mèche blanche. Un jour, tu prouveras que tu es aussi brave que ton père.

Christophe s'assit à son établi et se mit à travailler soigneusement à la voile déchirée. Tandis qu'il piquait la toile avec fermeté et régularité, il pensait à son père. Alors que Christophe n'avait que onze ans, le capitaine Weber avait reçu une médaille pour sa bravoure. Il se souvenait de ce que le roi avait dit en épinglant la décoration sur son père:

— Vous êtes le plus brave homme qui ait jamais parcouru les sept mers.

Plus que tout au monde, Christophe voulait aller en mer comme son père. Il dut abandonner son rêve lorsque son père ne revint pas de voyage. Il avait maintenant la responsabilité de s'occuper de son frère cadet et l'après-midi il travaillait à l'atelier de réparation pour le capitaine Foster.

— Es-tu le fils du capitaine Weber? demanda un homme en entrant à grands pas dans le magasin avec une voile déchirée dans ses puissantes mains.

— Oui, répondit fièrement le garçon.

— Le plus brave homme de la marine de Sa majesté, ajouta l'étranger en secouant respectueusement la tête. Dis-moi, pourquoi n'es-tu pas Cadet, à la marine? demanda-t-il en remettant la toile à Christophe.

— Mon frère et ma sœur doivent avoir quelqu'un pour s'occuper d'eux pendant que ma mère travaille, expliqua poliment le garçon.

— Le roi et son fils vont bientôt arriver, dit l'homme en quittant le magasin.

Habilement Christophe répara la petite déchirure.

— Reporte cette voile à la Marianne dès que tu as fini, dit le capitaine Foster. Alors tu pourras avoir ton après-midi de libre.

— J'y veillerai, dit vivement le garçon. Je verrai peut-être le roi, dit-il en riant et il sortit en hâte.

Après avoir remis la voile, il descendit du bateau pour se joindre à la foule qui attendait le roi. Il avait toujours vécu dans ce port. Les bateaux qui entraient et sortaient étaient comme de vieux amis. Il regarda fasciné, tandis que la Marianne dansait gracieusement sur son ancre. Christophe recula de quelques pas pour avoir une meilleure vue d'ensemble du vaisseau.

Il fut plein de joie en voyant le roi descendre d'une voiture merveilleusement sculptée. Quelques instants plus tard, le prince, qui avait cinq ans, sautait de la voiture. Il grimpa sur la Marianne et observa les activités. Sa chemise blanche et raide devait être gênante, car Christophe le vit se tortiller une ou deux fois. Le prince était probablement comme tous les enfants de son âge, se dit Christophe en manipulant un sifflet lisse qu'il avait fait pour son frère Eric.

Le roi se mit à parler. Christophe le contempla avec admiration.

Le roi n'avait dit que quelques mots lorsqu'un cri aigü perça l'air. Le petit prince s'accrochait désespérément au mât qui s'avançait au-dessus de l'eau! La foule retint son souffle! Tout le monde semblait figé d'horreur! Personne ne pouvait bouger!

Comme il était le plus rapproché, Christophe sut qu'il devait agir vite sinon le prince tomberait dans l'eau. Il se pencha prudemment sur le bastingage. Il pouvait sentir le bois s'enfoncer dans sa taille. Il retint son souffle et s'étira. Le prince était trop

effrayé pour bouger. Christophe ne pouvait l'atteindre sans grimper sur le mât. Supporterait-il le poids supplémentaire? Casserait-il en deux avant qu'il puisse arriver à l'enfant? Christophe s'avança lentement et prudemment le long du mât. A mi-chemin de l'extrémité, il tendit le bras et enlaça l'enfant royal. En dépit de son propre tremblement, Christophe tint fermement le prince.

— Vous êtes en sécurité maintenant, dit-il doucement, donnant au garçon le sifflet qu'il avait fait pour Eric. Quelqu'un prit rapidement le prince hors de ses bras et porta l'enfant dans la cabine du capitaine.

Christophe poussa un soupir de soulagement en retournant à l'atelier de réparation. Remarquant qu'il y avait foule à l'extérieur, il hâta le pas. Le capitaine avait peut-être besoin de son aide. Les gens s'écartèrent en le voyant s'approcher.

La voix du roi retentit:

— Pourquoi as-tu quitté la Marianne, Christophe Weber?

— Je dois être ici dans l'atelier de réparation, dit le garçon, baissant les yeux en s'inclinant devant le roi.

— N'es-tu pas le fils du capitaine Weber, le plus brave marin de mon royaume?

Le cœur de Christophe battait follement! Le roi s'était souvenu de son père!

— Tu es bien son fils, continua le roi, et tu es tout aussi brave que ton père.

La foule applaudit. Levant les mains pour obtenir le silence, le roi continua:

— A partir de ce moment, Christophe Weber, tu appartiens à la Marianne avec les autres cadets de la Marine.

— Mais, et mon frère et ma sœur? demanda timidement le garçon.

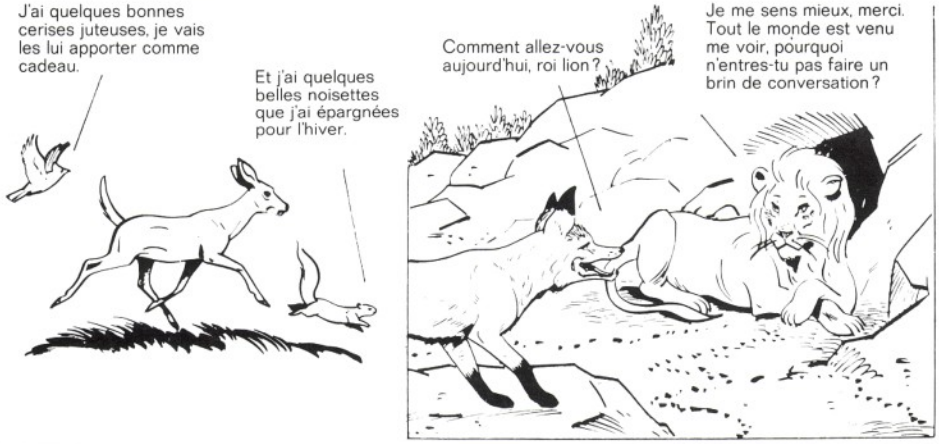
— Ils auront quelqu'un pour s'occuper d'eux.

Christophe sourit. Son visage s'éclaira de joie. Enfin, il pourrait sentir la brise de l'océan jouer sur le pont de la Marianne. Chose plus importante encore, il allait pouvoir servir son pays comme son père l'avait fait avant lui. ○

Les fables d'Esope

LE ROI DES ANIMAUX EST MALADE

BIL WALSH — MILT HAMNER



ans! Je pouvais l'imaginer, assis au dernier bánc dans mon cours de littérature de l'après-midi. Il entrait seul et partait seul. «Maurice Mabille, murmurai-je en moi-même, un garçon qui ne parlait jamais.» Je réfléchis un instant. «Un garçon qui ne souriait jamais. Je ne l'ai jamais vu sourire une seule fois.»

La grande cuisine était propre et chaude. Sans bien savoir comment, je bredouillai la nouvelle. Madame Mabille se cramponna machinalement à une chaise.

— Il n'a jamais dit qu'il était malade.

Son beau-père grogna.

— Il n'a jamais rien dit sur rien depuis que je me suis installé ici.

Madame Mabille repoussa une casserole vers l'arrière du poêle et se mit à défaire son tablier.

— Minute, dit son mari d'un ton tranchant. Il me faut mon petit déjeuner avant d'aller en ville. De toute façon, il n'y a plus rien à faire. Si Maurice n'avait pas été aussi taiseux, il nous aurait dit qu'il ne se sentait pas bien.

«Tu es une nullité»

Après l'école, j'allai au secrétariat et fixai sombrement les documents étalés devant moi. Je devais clôre le dossier et écrire la notice nécrologique pour le journal de l'école. Les feuilles presque vides défiaient mes efforts. Maurice Mabille, jamais adopté légalement par son beau-père, cinq jeunes demi-frères et sœurs. Ces maigres bribes de renseignements et la liste de cotes basses étaient tout ce que les documents pouvaient offrir.

Maurice Mabille passait silencieusement la porte de l'école le matin et la repassait le soir et c'était tout. Il n'avait jamais appartenu à un club. Il n'avait jamais joué dans une équipe. Il n'avait jamais détenu d'office. Autant que je sache, il n'avait jamais fait un joyeux chahut d'enfant. Il n'avait jamais été quelqu'un.

Comment s'y prend-on pour faire d'un garçon un zéro? Les dossiers de l'école primaire me le montrèrent. Les annotations des institutrices de première et de deuxième année disaient: «Enfant gentil et timide; timide mais avide». Puis la note de la troisième année avait ouvert l'attaque. Une institutrice avait écrit d'une main ferme: «Maurice ne veut pas parler. Ne collabore pas. Apprend lentement.» Plus tard, on trouvait comme annotation: «Peu intelligent», «quotient intellectuel bas». Cela commençait à correspondre. Le quotient intellectuel du gamin en fin d'études primaires était de 83. Mais en troisième année, il était de 106. Ce n'était qu'en cinquième que le chiffre était descendu en dessous de 100. Même les enfants doux et timides ont de la résistance. Il faut du temps pour la briser.

J'allai jusqu'à la machine à écrire et fis un violent rapport sur ce que l'enseignement avait fait de Maurice Mabille. Je jetai un exemplaire sur le bureau du proviseur et un autre dans le triste classeur usé. Je claquai la porte, mais cela ne me consola pas. Un petit garçon ne cessait de marcher derrière moi, un petit garçon au visage pâle et tiré, un petit garçon maigre avec des pantalons à la couleur délavée et de grands yeux qui, pendant longtemps, avaient regardé et cherché et s'étaient voilés.

Je pouvais deviner combien de fois il avait été choisi dernièrement pour jouer dans un match, combien de conversations chuchotées d'enfants l'avaient exclu, combien de fois on ne l'avait pas invité. Je pouvais voir et entendre les visages et les voix qui disaient maintes et maintes fois: «Tu es bête. Tu es bête. Tu es une nullité, Maurice Mabille».

Une résolution et un défi

Un enfant est une créature qui croit. Indubitablement, Maurice les croyait. Soudain tout me parut clair: lorsqu'il ne resta finalement plus rien du tout à Maurice Mabille, il s'effondra sur un banc de neige et s'en alla. Le docteur pourrait inscrire comme cause du décès «Crise cardiaque», mais cela ne me ferait pas changer d'avis.

Nous ne pûmes trouver dans l'école dix étudiants qui avaient connu suffisamment bien Maurice pour assister en amis à ses funérailles. Les officiers du corps estudiantin et un comité de la classe des jeunes allèrent donc en groupe à l'église, étant poliment tristes. J'assistai au service funèbre avec eux et le suivis avec une boule dans la gorge et une résolution croissante.

Je n'ai jamais oublié Maurice Mabille ni cette résolution. Il a été mon défi année après année, classe après classe. Chaque année, je scrute attentivement les rangées et j'examine les visages que je ne connais pas. Je cherche les yeux voilés ou les corps parcimonieusement installés sur une chaise dans un monde étranger.

— Ecoutez, les gosses, dis-je silencieusement, je ne ferai peut-être rien pour vous cette année, mais pas un de vous ne sera une nullité en sortant d'ici. Je travaillerai ou lutterai jusqu'au bout, livrant bataille à la société et au conseil d'administration de l'école, mais je ne permettrai pas qu'aucun de vous sorte d'ici en se considérant comme un zéro.

La plupart du temps — pas toujours — mais la plupart du temps — j'ai réussi.

Donnez à chacun ses droits

En quoi ce principe, qui consiste à donner à chacun les occasions qui lui reviennent, s'applique-t-il à notre vie? Examinons quelques manières possibles:

Comparaisons

Si je suis père, me souviens-je du fait que, bien que tous les enfants se ressemblent sous de nombreux aspects, chacun d'eux a des caractéristiques distinctives? Récemment un étudiant me disait que ses parents lui rappelaient constamment les brillantes réalisations de son frère aîné, qui est une autorité nationale dans le domaine de la chimie. Ce fils cadet n'a pas les mêmes dons que son frère aîné, mais il a d'autres capacités. Ses parents rendraient un grand service à ce fils s'ils l'aidaient à trouver et à accomplir ces potentiels et puis

l'acceptaient comme il le mérite, indépendamment du fait qu'il devienne ou non célèbre. Le fait que quelqu'un fait de son mieux avec ses capacités ne lui donne-t-il pas un certain rang?

Accepter l'individu d'une manière générale en sa qualité de personne divine

Dans le monde, on accepte ou on rejette souvent les individus selon la ou les situations qu'ils détiennent.

Un jour, j'avais accompagné un ami en voiture pour assister à une réunion. Après la réunion, il me dit qu'il devait remettre une enveloppe à une personnalité bien connue de l'Eglise.

— Il ne me faudra qu'un instant pour lui remettre l'enveloppe. Cela ne te dérange pas d'attendre?

— Bien sûr que non, répondis-je.

C'était une froide soirée d'hiver, et il emmena les clefs de la voiture, de sorte qu'il était impossible de mettre le moteur en route et de recevoir la chaleur du chauffage.

Cinq minutes passèrent, puis une demi-heure, une heure et finalement une heure et demie.

Lorsqu'il revint, il dit:

— Bon, on peut partir.

Je le connaissais depuis longtemps et nous étions bons amis; je n'hésitai donc pas à faire la réflexion:

— Ne le prends pas de mauvaise part, dis-je, je voudrais te poser une question. Elle comporte un principe qui, pour moi, est important.

— Bien sûr, dit-il. Que veux-tu demander?

— Supposons, répondis-je, qu'une personne importante de l'Eglise t'ait attendu dans la voiture pendant que tu remettais cette enveloppe. L'aurais-tu laissée attendre ici pendant une heure et demie?

Toute âme est importante pour notre Père céleste. Le Sauveur a dit:

«Ne vend-on pas deux passereaux pour un sou? Cependant, il n'en tombe pas un à terre sans la volonté de votre Père . . . ne craignez donc point: vous valez plus que beaucoup de passereaux (Matthieux 10:29-31).

Et encore:

Que vous en semble? Si un homme a cent brebis, et que l'une d'elles s'égare, ne laisse-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf autres sur les montagnes, pour aller chercher celle qui s'est égarée? Et, s'il la trouve, je vous le dis en vérité, elle lui cause plus de joie que les quatre-vingt-dix-neuf qui ne se sont pas égarées. De même, ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux qu'il se perde un seul de ces petits» (Matthieu 18:12-14).

Sa sollicitude, ses bénédictions, son amour, sont accessibles à tous. ○

Récitations pour avril 1969

Ecritures à apprendre par les étudiants des cours 10 et 18 en février et mars 1969 et à réciter ensemble par les classes respectives pendant le service d'Ecole du Dimanche du jour de jeûne d'avril

Cours 10

(Dans cette écriture, Paul nous rappelle que chacun d'entre nous ressuscitera pour la gloire qu'il a gagnée pendant sa vie terrestre)

«Autre est l'éclat du soleil, autre l'éclat de la lune, et autre l'éclat des étoiles; même une étoile diffère en éclat d'une autre étoile. Ainsi en est-il de la résurrection des morts . . .» 1 Cor. 15:41-42.

Cours 18

(Dans cette écriture, Alma décrit le miracle de la résurrection quand tous ceux qui auront vécu et seront morts sur la terre recevront leur corps immortel et deviendront complets)

«L'âme sera restituée au corps, et le corps à l'âme; oui, et chaque membre, chaque jointure sera restituée à son corps; oui, pas même un cheveu de la tête ne sera perdu, mais toutes choses seront restaurées dans leur forme propre et parfaite.» Alma 40:23.

Thème de la Sainte-Cène pour mars

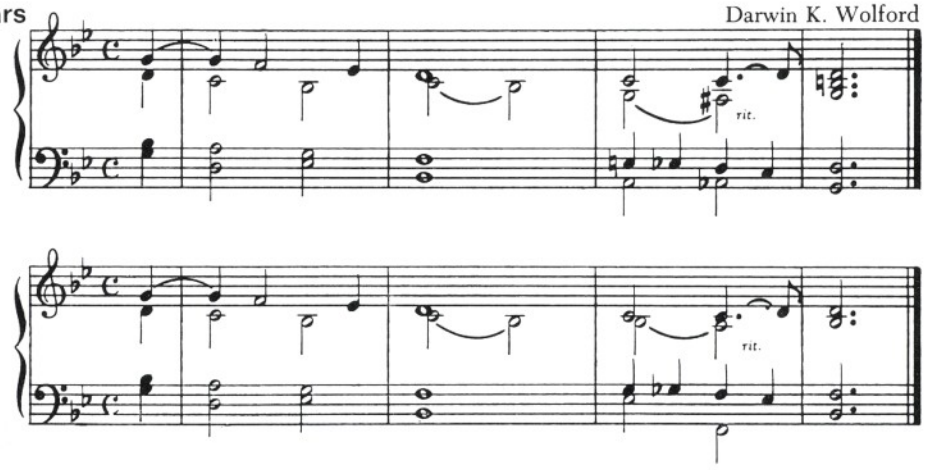
Darwin K. Wolford

pour l'Ecole du Dimanche des adultes

«Or la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ» (Jean 17:3).

pour l'Ecole du Dimanche des jeunes

Le Sauveur a dit: «Si vous m'aimez, gardez mes commandements» (Jean 14:15).



Ce sont les petites choses qui comptent

PAR LOUISE W. MADSEN

«Les vétilles font la perfection, mais la perfection n'est pas une vétille répondit un jour Michel-Ange à un ami qui se demandait pourquoi il passait tant de temps à perfectionner ses grandes statues. Les heures qu'il passait à retoucher et à fignoler, à adoucir des traits ou à ajouter de la force aux muscles, à donner plus d'expression aux lèvres ou plus d'énergie aux membres, eurent pour résultat des chefs-d'œuvre dont la beauté et la majesté sont durables.

Nous ne pouvons pas vraiment dire ce qui est petit ou grand événement dans notre vie, ni quelle petite parole que nous disons, quel petit acte que nous faisons changera notre façon de faire ou l'impression qu'ont les autres de nous. Dans la recherche, la perfection que le Père nous désire voir atteindre, les petites choses, aussi bien que les grandes, ont un sens et donnent une orientation.

Les petites choses, dont la somme constitue notre personnalité, comptent. Les petites imperfections réduisent la valeur d'une œuvre d'art qui serait sinon belle. Une note discordante dans une symphonie, un coup de pinceau mal donné dans une peinture, une voix aigre dans un chœur, une tache de couleur voyante mal présentée, toutes petites choses qui suffisent pour empêcher dans chaque cas la création d'une beauté complète. De la même manière, les imperfections de la personnalité empêchent une personne de réaliser son plus grand potentiel.

Les petites choses deviennent grandes aux yeux du spectateur. Les petits manques de courtoisie, même s'ils ne constituent pas le comportement ordinaire du sujet, le diminuent dans l'estime des autres. Une hôtesse peut perdre le charme d'une soirée admirablement présentée par un acte discourtois ou en s'accrochant trop rigidement à ses plans pour tenir compte d'un changement, ou d'un invité inattendu. L'amabilité constante en période de tension, aussi bien que le calme, sont les attributs d'une vraie dame.

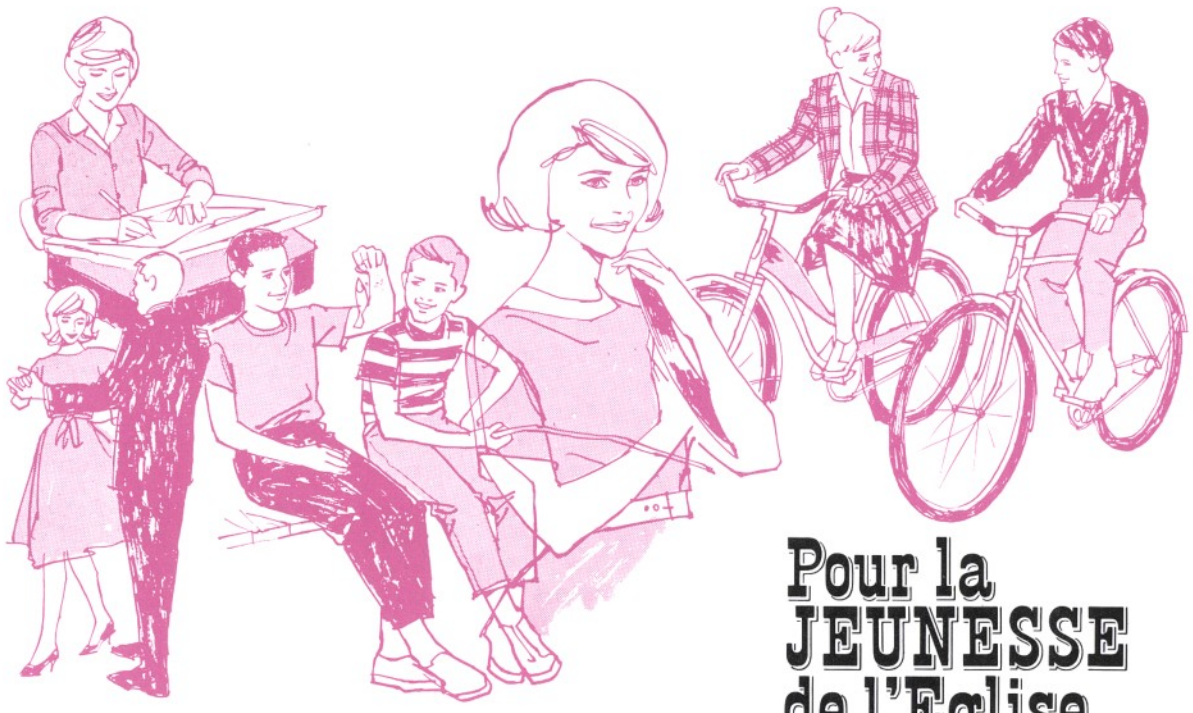
Une belle présentation peut être gâchée par une unique chose laide. Il en est qui sont trop promptes à négliger l'impression qu'elles font en tout temps, ont trop tendance à excuser leur manque de soin dans leur toilette à cause du temps qu'il faut pour être bien habillées, trop insoucieuses de leur apparence pour être conscientes du déplaisir qu'elles causent. Etre convenablement habillée en toutes occasions réside dans le domaine des possibilités, et cependant on le considère trop souvent comme inutile. Une dame réfléchit à tout cela.

Une voix stridente ou un regard ou un geste de colère lorsque l'on discipline un enfant laisse une impression pénible. Une mère irréfléchie attriste et décourage les personnes qui assistent à sa conduite. Quelques instants d'une action irréfléchie créent des impressions durables.

Il devient évident à notre époque où l'on vit d'une manière «relaxe» que nous avons grand besoin de plus de grâce, de plus d'attention à ce qui est raffiné, de plus de désir de vivre dans la beauté, un plus grand besoin de nous soucier de ce qui est une conduite acceptable. Tout cela, ce n'est que de petites choses, mais cela nous aide à approcher de la perfection.

La sensibilité est une qualité que l'on doit beaucoup admirer et rechercher. C'est une tentative désintéressée de savoir comment quelqu'un d'autre pense, agit et sent. Son essence consiste à se mettre sur la longueur d'onde de cette connaissance. Les personnes qui ont acquis cette qualité peuvent s'entendre avec les autres, leur donner confiance en eux-mêmes, fortifiant ainsi leur propre individualité. La sensibilité est une des «petites choses» qui sont importantes.

Le Seigneur nous juge par les petites choses. Il dit au bon et fidèle serviteur: « . . . Tu as été fidèle en peu de chose, je te confierai beaucoup; entre dans la joie de ton maître» (Matt. 25:21). Notre capacité de faire compter les petites choses nous donne de la noblesse et est agréable aux autres.



Pour la JEUNESSE de l'Eglise

Un portrait de la prière

PAR DENNIS DRAKE

La prière est un dialogue, pas un monologue. Elle ouvre une voie de communication spirituelle entre l'homme et son Guide immortel. Le Président McKay dit que la prière est «un message de l'âme... Le langage ne consiste pas en de simples mots mais en une vibration de l'esprit».

La prière peut prédire notre progression. Si c'est un vrai plan de notre intention, elle mettra en mouvement ce qu'il y a de mieux chez chacun de nous.

La prière crée des pensées profondes et en institue de plus profondes encore. C'est une partie de la clef de la sagesse. Le Prophète Joseph Smith reçut de Moroni cette instruction: «N'oublie pas de prier, afin que ton esprit devienne fort».

La prière demande de la foi, et l'accroît, et permet à chacun de nous de connaître la reconnaissance, l'humilité et l'espérance.

La prière nous soulage des fardeaux profanes en nous permettant de partager les responsabilités de la vie avec quelqu'un d'autre. C'est une ordonnance fortifiante, un antidote aux soucis et aux angoisses inutiles, le catalyseur de futurs efforts spirituels.

La prière fournit à l'homme la possibilité de s'analyser honnêtement. Elle lui enseigne à s'évaluer de manière réaliste et honnête — non pas en se comparant aux voisins d'à côté, avec les autres au bureau ou avec la classe avec laquelle on travaille à l'école, mais vis-à-vis de soi-même et la façon dont on court dans le champ de course de la vie, évaluée uniquement selon les «talents» inhérents que l'on a et l'utilisation qu'on en fait.

La prière enseigne, et de fait reconnaît, la réalité de Dieu. C'est un témoignage de foi, une autobiographie quotidienne, un portrait personnel.

La prière peut résoudre tout doute, supprimer toute crainte, guider et inspirer, et enseigner les vérités éternelles.

Dieu est-il vraiment mort? Demandez-le lui! ○

Note de la rédaction: Lynne Baker est le nom d'écrivain d'une jeune fille de seize ans dont les tristes expériences ont inspiré cet appel émouvant aux adultes.

Prenez le temps d'écouter

PAR LYNNE BAKER

Soyez disposés à écouter — non pas demain, non pas dans une heure, non pas le matin, mais MAINTENANT. Si on téléphone à minuit, ce n'est pas parce qu'on n'a rien de mieux à faire. Quand on a besoin d'aide, on ne veut pas être remis à plus tard. Si vous remettez les gens à plus tard, cela diminue d'emblée la possibilité d'établir un dialogue. Personne ne veut avoir le sentiment de venir en dernier lieu. On veut savoir qu'on est suffisamment important pour venir avant la lessive, avant cette réunion ou même avant le sommeil. Les mots «plus tard» et «lorsque j'aurai le temps» doivent être éliminés du vocabulaire de tout père, de toute mère et de tout évêque.

Ne demandez JAMAIS: «Est-ce important?» ou «Est-ce que cela prendra longtemps?» Je ne pense pas que mon évêque ait jamais parlé avec moi sans m'avoir tout d'abord posé cette question. Evidemment que c'est important! Ce l'est du moins pour l'intéressé, sinon il ne se serait pas dérangé. C'est comme quand on a peur; que le sujet soit justifié ou pas, s'il a peur, cela n'a aucune importance. Il aura quand même peur. Si c'est important pour un jeune, que ce soit important pour vous, que cela prenne dix minutes ou trois heures. N'interrompez pas au milieu! Vous ne pouvez l'arrêtez puis le remettre en marche.

Lorsque vous écoutez, écoutez réellement. Ne pensez pas à ce que vous allez faire pour le dîner ou à autre chose. Le gosse voit bien si vous vous intéressez vraiment ou si vous écoutez machinalement.

S'il vous plaît, essayez de comprendre que se débarrasser de la drogue est une des choses les plus difficiles qui soient au monde. Dites-le sans détour aux gosses lorsque vous leur parlez de la drogue. Ne leur dites pas qu'ils ne pourront plus se passer de marijuana. Ils savent que physiquement on n'en devient pas esclave, et cela ne provoquera chez eux que de la méfiance.

Mais je peux vous dire que si ce n'est pas un esclavage physique, c'est tout comme. Cela ne conduira peut-être pas à l'héroïne, mais cela vous donne l'habitude de travailler dans les voies illégales, vous introduit dans la mauvaise société, et tue votre témoignage, abaisse votre estime de vous-même de sorte que vous faites des choses que vous n'auriez jamais envisagé de faire auparavant. Cela peut vous amener à perdre des amis et puis vous pousser à perdre toute volonté d'essayer, parce que vous vous sentez si indignes d'être aimé que, même si vous l'êtes, vous ne pouvez quand même pas réellement l'accepter ou le croire, et par conséquent vous avez l'impression d'être seul.

Les adultes ne devraient pas faire la politique de l'autruche et faire semblant que cela n'arrive pas à leurs jeunes simplement parce qu'ils ne veulent pas le voir. Il faut que vous affrontiez la vérité avant de pouvoir la vaincre — et c'est vrai pour les gosses aussi.

Ne le considérez pas dès l'abord comme un problème moral; faites seulement remarquer tout ce qu'il y a de faux là-dedans du point de vue logique. Que les gosses sachent qu'ils sont aimés et que vous continuerez à les aimer en dépit de tout, mais que vous désirez qu'ils soient heureux et que vous savez qu'ils peuvent l'être! Ne leur rappelez pas leur défaite passée, leurs amis le font déjà assez comme ça.

Que les gosses sachent qu'il y a de l'espoir pour eux. Ils pensent déjà qu'il n'y a aucun espoir, et si vous avez cette attitude, elle ne les poussera pas beaucoup à mieux agir.

Rendez souvent votre témoignage. Ne permettez pas que Dieu devienne pour vous à tel point une idée que vous ne puissiez l'imaginer comme une personne.

Montrez leur que vous vous souciez d'eux. Ils ont du mal à s'imaginer comment Dieu peut s'occuper d'eux, si personne ne le leur montre. Une des raisons pour lesquelles j'ai pu croire que Dieu pouvait être si bon et si aimant, c'est parce que je voyais la grandeur de l'amour que plusieurs membres de l'Eglise me montraient. Je pouvais alors m'imaginer le merveilleux amour que Dieu pouvait donner, lui qui était parfait. Il y avait bien entendu autre chose que cela, mais cela en était une grande partie.

N'attendez pas dès l'abord une réponse miraculeuse à vos prières, mais soyez patient et elle viendra. Néanmoins, quand il y a un problème immédiat, estimez et sachez que vous pouvez dire de temps en temps: «Aide-moi maintenant» et que l'aide viendra.

Si seulement je pouvais faire connaître à tout hippie ou futur hippie la paix et le bonheur que l'on a à bien agir — à savoir que vos prières ont été exaucées, soit par oui, soit par non, mais savoir que Dieu se soucie suffisamment de vous pour répondre.

Les drogues sont contre la parole de sagesse. On ne le dit pas assez. Mon amie jurerait que parce que notre Père céleste ne l'a pas dit dans les Doctrine et Alliances, la marijuana, l'héroïne et le reste sont inoffensifs.

Le bonheur consiste à savoir ce qui est bien et puis à le faire, non pas parce qu'on doit le faire, mais parce qu'on le désire. Vivre avec soi-même est ce qu'il y a de plus difficile. Il est facile de renvoyer les autres aux calendes grecques, mais cela ne vous rend pas heureux. Tôt ou tard, vous devez affronter le fait que vous ne faites pas ou ne réalisez pas tout ce que vous pouvez faire, et ce sera douloureux.

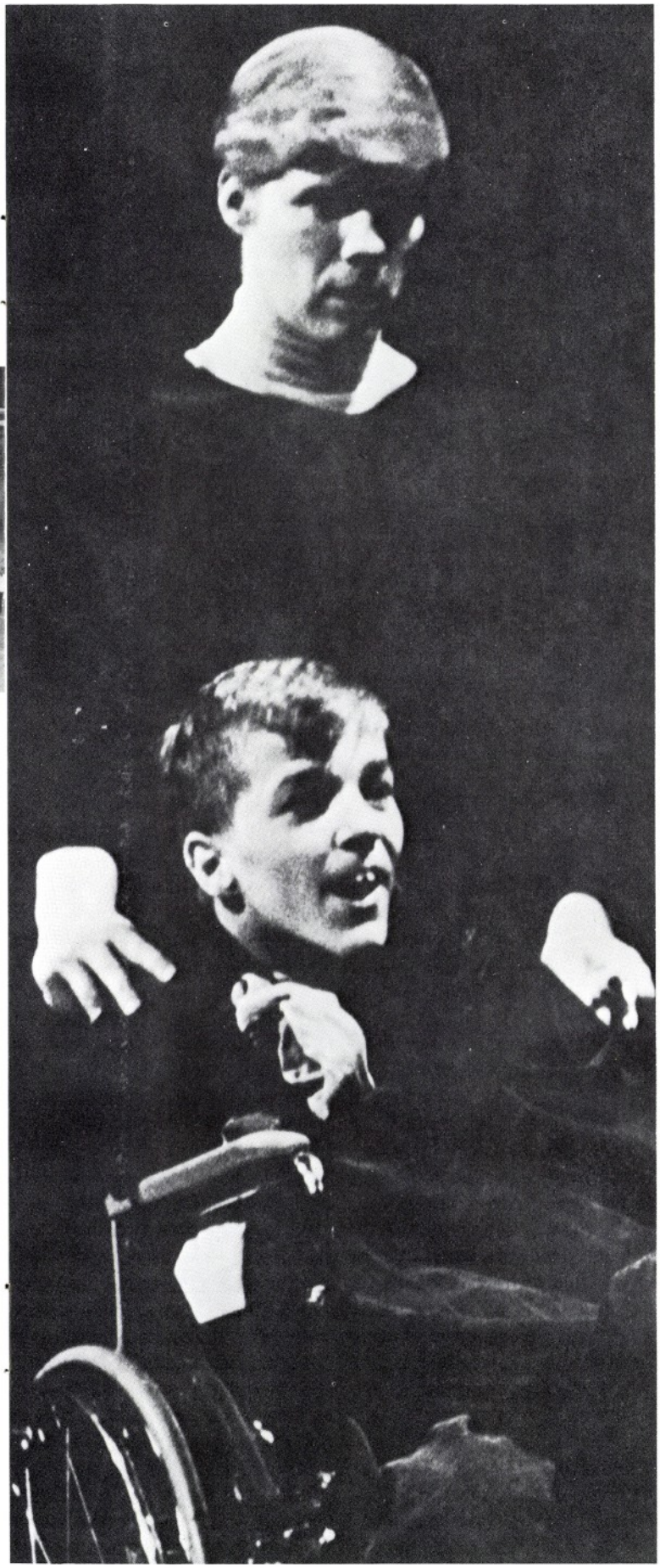
Les gosses qui ont des familles aimantes, un témoignage fort et de bons amis, et qui se sont vu épargner la misère qui découle d'une vie si étrangère aux principes de l'évangile — soyez reconnaissants! Vous avez été extrêmement bénis, mais ne vous laissez pas à ce point enivrer par votre force que vous ne vous souciiez pas d'aider une de vos fréquentations qui n'a pas eu cette chance. Elles sont aussi enfants de notre Père céleste avec leurs talents, leurs points forts et leurs points faibles. Aidez-les à trouver leurs points forts et à surmonter leurs points faibles, et alors votre joie sera grande! («Quand tu seras converti, fortifie tes frères.»)

Les jeunes ne s'éveillent pas un beau matin en se disant: «Je crois que je vais me faire hippie». Au premier stade, c'est plutôt un appel à l'aide fervent, un appel de la dernière chance. Lorsque je me suis mise à laisser pousser mes cheveux et que j'ai commencé à porter des clochettes, des sandales et des mini-jupes à l'église, il n'était rien que je désirais plus que de voir quelqu'un me prendre dans ses bras et me dire que j'étais importante et que je n'avais pas besoin de me faire hippie pour me faire remarquer.

N'en riez pas; personne n'aime qu'on se moque de lui!

Ne leur dites pas qu'ils sont pervertis ou que leurs amis le sont. Dites plutôt que parce que vous les aimez vous connaissez une meilleure voie. La rébellion vient de ce qu'on est blessé. Ils essayent de dire: «Vous ne pouvez plus me blesser». Comme le type qui démissionne pour qu'on ne puisse pas le mettre à la porte: Je ne vous donnerai pas l'occasion de me rejeter, je serai le premier à vous rejeter.»

Les hippies sont des gens aussi, avec les mêmes désirs, les mêmes besoins et les mêmes émotions. Aimez-les, souciez-vous d'eux, montrez que vous vous souciez d'eux en le leur disant et ensuite en étant là quand ils ont besoin de vous. Ne soyez pas trop occupés. Ne leur rappelez pas leurs erreurs passées. Exprimez votre confiance en leur avenir. Reconnaissez-les comme des individus. Recherchez-les; ne les faites pas toujours venir à vous, vous appelant à l'aide. Rappelez-leur qu'ils sont fils et filles de Dieu et qu'il désire qu'ils réussissent et soient heureux. ○



Dans une scène du «Vilain petit canard (à gauche) les étudiants de B.Y.U. (debout) forment des écoliers (en fauteuil roulant).

UN RÊVE NE SUFFIT PAS

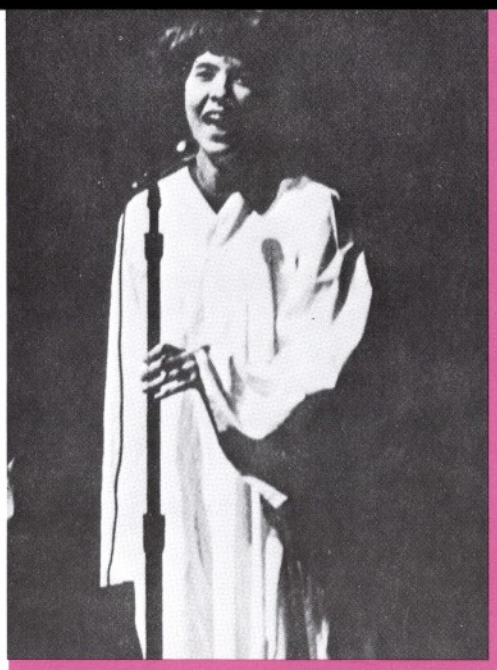
PAR DONA GREGORY

Partout les jeunes recherchent le but de la vie. La plupart d'entre eux veulent être utiles, rendre service, se sentir nécessaires. Récemment, une poignée d'étudiants de l'Utah découvrirent ce qu'ils cherchaient. Grâce à leurs efforts, le nuage de crainte et de doute concernant les handicapés intellectuels a commencé à se dissiper.

Il y a deux ans, deux jeunes gens, qui cherchaient tous les deux un but dans la vie, se laissèrent persuader de visiter l'école de réadaptation de l'Etat d'Utah pour enfants handicapés à American Fork (Utah).

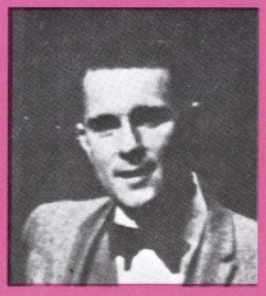
Ce que Larry Parks et Dustin Carsey trouvèrent là, c'étaient des enfants qui avaient le besoin fondamental d'être aimés, tout comme les enfants normaux — sauf que ces jeunes savaient comment donner un amour exceptionnellement chrétien. Ils ne connaissaient pas d'ennemis, mais avaient trop peu d'amis.

Ce fut le coup de foudre entre Larry, Dusty et ces jeunes enfants. Les deux hommes furent appelés à être



Une soliste chante au concert pour la Semaine des Enfants exceptionnels.

Dustin Carsey et Larry Parks à gauche, et Carol Anne Schuster.



officiers à la SAM de cette école, et tous deux y passaient leurs dimanches après-midi.

Ils se rendirent bientôt compte à quel point la plupart de ces jeunes voulaient apprendre, et ils furent stupéfaient de leur ambition. Bien que n'étant pas instituteurs diplômés, Dusty et Larry communiquèrent leurs connaissances et eurent la stupéfaction de découvrir que certains avaient de belles voix de chanteurs, que d'autres avaient le sens du rythme, que d'autres encore lisaient bien et que tous avaient des talents! En dépit de leurs handicaps manifestes, ils pouvaient concurrencer les meilleurs membres d'une troupe. Le Président Hugh B. Brown faisait récemment la réflexion au cours de la consécration d'une nouvelle chapelle à l'école: «Je n'ai jamais vu d'homme ou de femme qui, à l'un ou l'autre égard, ne m'était pas supérieur.»

Un jeune qui était prisonnier de sa chaise roulante demanda si on pourrait un jour faire une pièce de théâtre. Ceci n'était pas un petit problème pour Dusty, la plupart de ceux qui désiraient participer étaient dans des chaises roulantes, et certains ne pouvaient pas très bien parler. Tous comprenaient, et tous désiraient donner et être reçus par ceux qui menaient une vie normale dans un monde différent du leur.

Ce devint un rêve que de faire que les autres voient ces enfants comme Dusty et Larry les voyaient. Faire que les autres voient leurs talents, leur amour et leur appréciation semblait aussi insurmontable que déplacer une montagne avec, pour tout levier, un cure-dent!

Puis, un après-midi, Tamara Fowler, une remarquable jeune fille du département de l'art théâtral de l'université Brigham Young proposa que les enfants de l'école représentent la pièce «Le vilain petit canard» au théâtre expérimental de l'université.

Entre Dusty et Tamara naquit l'idée de faire une bande pré-enregistrée, utilisant des étudiants de B.Y.U. pour que les enfants n'aient qu'à mimer le dialogue de la bouche. Puis, pour ceux qui étaient dans des fauteuils roulants, Dusty, Tamara, Larry et quelques autres collègues s'habilleraient de robes sombres et discrètes (de sorte que les enfants, habillés de costumes aux couleurs chatoyantes soient le centre de l'attention) et déplaceraient les vrais «stars» de la production d'un acte à l'autre sur la scène.

Non seulement cela marcha, mais la représentation eut lieu devant des salles combles, dans lesquelles, à la fin, peu d'yeux restaient secs.

Le succès du «Vilain petit canard» suggéra une Semaine des Enfants Exceptionnels, à l'Université Brigham Young.

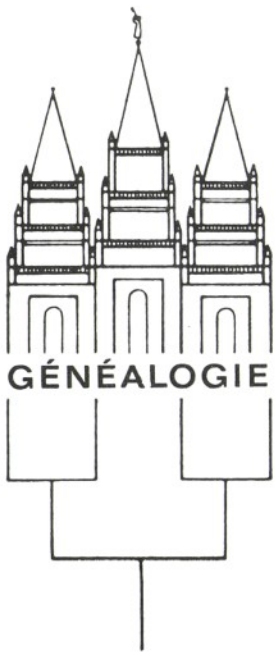
Carol Anne Schuster, une talentueuse convertie juive essayait aussi de trouver un sens à sa vie. Elle avait essayé de faire carrière comme infirmière professionnelle à New York. Constatant que ce n'était pas la carrière qui lui convenait, elle vint à B.Y.U. pour se spécialiser dans la déclamation. Elle avait presque décidé d'abandonner aussi cette carrière lorsqu'elle découvrit Dusty, Larry et ces enfants dont les handicaps les laissent dans le domaine de l'éternelle enfance.

Concentrant tous ses talents dans cette direction, elle écrivit et dirigea le concert de la Semaine des Enfants Exceptionnels — un concert constitué de près de 175 enfants handicapés de l'Etat d'Utah, avec un chœur d'enfants, des solistes et un orchestre.

Après la représentation, l'auditoire se précipita dans les coulisses pour féliciter les enfants — non par pitié, mais par reconnaissance sincère pour avoir vu un nouvel aspect brillant des handicapés intellectuels.

Aujourd'hui, ce qui avait commencé par être un rêve est partiellement devenu une réalité parce qu'une poignée de gens ont éprouvé un intérêt suffisant pour travailler et réaliser. ○

Une nouvelle méthode simplifiée de proposer des noms pour l'œuvre du temple



Dans les nombreuses leçons qui ont été données dans les pages de ce magazine, les déclarations prophétiques du Prophète Joseph Smith concernant le salut des vivants et des morts ont été maintes et maintes fois soulignées. Depuis le temps du prophète, et surtout au cours des dix dernières années, on a fortement mis l'accent sur cette œuvre importante. Elle grandit constamment, mais il est actuellement nécessaire d'éveiller de nouveau les Saints à une spiritualité accrue et à un dévouement renouvelé à l'œuvre du Seigneur. C'est un grand privilège que de travailler au salut de ses parents morts. Ce travail rallume la foi et l'amour dans notre cœur, non seulement pour notre famille mais pour nos semblables.

La Société Généalogique a été organisée il y a soixante-quinze ans dans le but exprès de promouvoir les ordonnances du temple et d'aider les Saints à s'acquitter de la responsabilité sacrée qui repose sur tous vis-à-vis de leurs ancêtres. L'œuvre de la Société a progressé et a grandi à tel point qu'il y a aujourd'hui plus de 36 millions de fiches d'ordonnances complétées au temple au Bureau de l'Index des Feuilles du Temple, 6 millions de feuilles de groupement de familles dans les archives de la Société Généalogique montrant que les scellements ont été faits, et des millions de noms dans d'autres classeurs qui ont été tenus et conservés par la Société pour usage futur.

Avec la conscience de l'œuvre et la multiplication des temples, les Saints ont répondu par un accroissement de leurs recherches. Dans tous les pays où ils ont été rassemblés dans la bergerie du Christ, grâce à leur foi nouvelle, les membres de l'Eglise sentent s'éveiller dans leur cœur le désir d'aider au salut de leurs ancêtres décédés.

Avec la croissance de la population de l'Eglise, on doit créer de nouvelles méthodes pour satisfaire l'accroissement des besoins. Sous la direction de la Première Présidence de l'Eglise, la Société Généalogique crée et met à l'épreuve depuis de nombreuse années des idées et des plans pour simplifier ce travail. Il existe aussi un grand besoin de trouver des moyens plus efficaces de rendre les renseignements plus facilement accessibles aux membres de l'Eglise.

Après toutes ces années d'étude et de réflexion, sous la direction des dirigeants de l'Eglise, nous avons maintenant créé un plan ou système qui facilitera aux membres de l'Eglise l'envoi des noms pour les ordonnances du temple en faveur de leurs ancêtres décédés. Un livre d'instructions intitulé Manuel d'instructions sur l'envoi des feuilles a été mis au point et sera distribué aux pieux et aux missions de l'Eglise. Il décrit le système et explique en détail comment les membres de l'Eglise peuvent utiliser le nouveau système à partir du 1er octobre 1969.

Au cours d'une réunion qui s'est tenue le 3 octobre 1968, peu avant la conférence générale, Frère Théodore M. Burton, vice-président de la Société Généalogique, a parlé aux représentants régionaux des Douze et a soigneusement expliqué ce nouveau programme, qui donne la possibilité d'envoyer des noms isolés pour les ordonnances du temple. En vertu de ce nouveau plan, a expliqué Frère Burton, au lieu de devoir attendre que tous les membres d'une famille aient été trouvés, on peut faire les ordonnances du temple pour des individus, y compris le scellement séparé de chaque personne à ses parents. Il a décrit en grand détail comment nous pouvions utiliser ce nouveau système et en a énuméré les avantages.

Nous donnons ci-après un bref résumé du discours de Frère Burton.

Il passa en revue l'histoire de la Société Généalogique depuis son organisation, il y a soixante-quinze ans. Puis, au moyen de photographies et de schémas, il en démontra la grande croissance. Il souligna le fait que les recherches s'étaient à ce point accrues et développées que l'on devait trouver des moyens plus rapides et plus faciles d'établir les documents, ce qui est nécessaire si l'on veut que l'Eglise accomplisse la destinée divine que le Seigneur lui a assignée en matière de salut pour les morts.

Depuis l'organisation de l'Eglise, le Seigneur s'est toujours souvenu de son royaume. Par l'intermédiaire du Prophète Joseph Smith, depuis son organisation, le Seigneur a accru l'influence de son Esprit sur le monde en général et l'a incité à trouver de nouvelles manières d'exécuter ses travaux. Ces découvertes ont accompagné la croissance rapide de l'Eglise. A mesure que l'Eglise grandissait, l'Esprit du Seigneur se déplaçait dans le monde; et de nouvelles idées de voyages, de communications et de publications étaient créées à mesure que les besoins s'en faisaient sentir. Depuis les débuts de l'Eglise, le Seigneur a donné une inspiration et une lumière supplémentaire au monde pour que soient découverts les bateaux à vapeur, les chemins de fer, l'automobile, l'avion, la machine à écrire, la radio, la télévision et les machines électroniques modernes. Le monde est incapable de le voir, mais lorsque nous réfléchissons à la croissance de l'Eglise du Seigneur, nous remarquons à quel point Dieu a toujours donné suffisamment de lumière et de vérité pour que les Saints accomplissent l'œuvre qu'il leur a donnée, et surtout cette œuvre qui est si importante pour leur salut.

Maintenant que le nouveau programme a été mis sous forme de manuel, on espère un accroissement rapide dans l'envoi de noms pour l'œuvre du temple. Dès à présent, et jusqu'au 1er juillet 1969, les Saints de partout sont invités à terminer l'œuvre qu'ils ont commencée avec les feuilles de groupements de familles ordinaires. Ces feuilles, à mesure qu'elles sont terminées, seront envoyées à la Société Généalogique. Après le 1er Juillet 1969, la Société n'acceptera plus les feuilles de groupements de familles établies selon le vieux système. Ceci donnera alors aux employés de la Société le temps de liquider tout leur retard et d'envoyer les noms aux temples pour que l'œuvre soit accomplie. Du premier juillet au 1er octobre, la Société n'acceptera plus de documents afin de liquider ses classeurs.

Puis, à partir du 1er octobre, la Société acceptera les nouvelles formules d'enregistrement individuel. Dans le cadre du nouveau plan, on enverra sur la formule d'inscription individuelle le plus de documents possibles. La feuille de groupement de famille telle que nous la connaissons maintenant ne changera absolument pas. Elle ne sera toutefois acceptable pour l'envoi de noms et de familles entières que dans des situations bien particulières. On l'utilisera par exemple pour combiner des informations lorsqu'une personne isolée ne peut pas être identifiée à partir d'une source unique et lorsque on a besoin de sources multiples pour établir son identité. Dans ces cas, la feuille de groupement de famille sera utilisée pour envoyer les renseignements provenant de la combinaison de plusieurs sources.

A partir du 1er octobre 1969, tout travail sera envoyé selon les règles du système GEANT, nom donné au nouveau programme. Les Saints verront que c'est là un moyen simple et facile à utiliser. Il ne demande pas que l'on soit expert en recherches, mais donne à presque tout le monde l'occasion d'aller aux sources d'origine. A partir de ces sources, les renseignements relatifs aux membres de la famille sont inscrits sur des formules individuelles tels qu'ils apparaissent sur les documents de source. Si les renseignements d'une source suffisent à identifier une personne, les ordonnances du temple de cette personne seront accomplies.

Nous vous donnerons ultérieurement des renseignements supplémentaires concernant ce système. A la lecture du Manuel, les Saints verront que c'est un Manuel simple, facile à utiliser, qui décrit un moyen sans complication d'envoyer les noms pour les ordonnances du temple. ○

Le chœr de la Société de Secours de Versailles

Chantal Froidefond, instructrice à l'Ecole du Dimanche des Enfants, à Bordeaux, et ses petits élèves

Soirée de Noël par
la Primaire de Reims

Mariage à Reims de Michèle Ney et Pierre-Jacques Wuibout. Ils sont ici photographiés avec la mère du marié

Après une session au temple de Suisse, en août 1968

Sœur Mérié, que l'on voit au centre de la photo, entourée des jeunes Bordelais venus lui rendre visite, est une membre ancienne de l'Eglise. Retirée dans la forêt landaise, elle vit seule dans une villa éloignée des autres habitations. De temps en temps, les frères et sœurs de Bordeaux vont la voir et repartent avec un témoignage rendu plus fort par l'exemple de cette sœur pleine de foi et de confiance en son créateur.

Sœur Mérié occupe ses loisirs en écrivant des poèmes. Voici celui qu'elle a remis à ses visiteurs lors de leur dernier passage.

Tristesse

J'ai poussé mon vaisseau aussi loin que j'ai pu
Sans me décourager, pas sans peine non plus.
Ma meilleure compagne ce fut la solitude.
Elle me comprenait, avait mes habitudes
Et lorsque je pleurais me consolait au mieux
Et tirant mon mouchoir me tamponnait les yeux.
A quoi bon tant peiner pour faire une famille?
Avoir eu la joie d'avoir garçons et filles?
Puisque, chacun suivant un différent chemin,
Laisse sa vieille mère à son triste destin.
La vie est ainsi faite, et c'est ça pour beaucoup,
Elle est ainsi pour moi, et peut-être pour vous?
J'en ai pourtant bien fait sauter sur mes genoux
Mais voilà! ils grandissent, la vie cette traîtresse
Vous les prend de la main, les éloigne en maîtresse.
C'est la loi du Seigneur
Pourquoi souffrir mon cœur?
Pourquoi tant te meurtrir
Puisque dans un proche avenir
Un beau petit matin, tout calme, et tout sage
Seule je partirai sur un coin de nuage
Et je les bénirai, les bénirai toujours
Car ils furent l'objet de mon plus tendre amour.

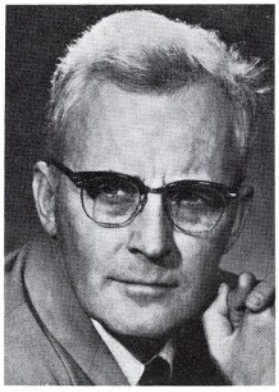
«Mon gentil Père Noël» interprété par les enfants de la Primaire

Une scène de «Suzy», roadshow présenté par la branche de Reims en octobre dernier. Sur la photo, Sylvie Carré, Dominique Bouletz, Francine Carré, Jocelyne Wuibout, Philippe Wuibout, Chantal Ney

Fête tahitienne à la branche de Toulouse

Léhi dans le désert

Par le Dr Hugh Nibley
Professeur d'histoire et de religion
à l'Université Brigham Young
Chapitre III
Léhi le rêveur



Léhi possède à un haut degré les traits et les caractéristiques du «cheik» modèle du désert. Il est généreux, noble, impulsif, fervent, dévot et visionnaire, et il possède une merveilleuse capacité pour l'éloquence et les songes. Pour ce qui est de ceux-ci, lorsque les Arabes errent, ils estiment qu'ils doivent être guidés par les songes, et leurs cheiks sont souvent des rêveurs doués [1]. La substance des songes de Léhi est extrêmement significative, puisque les songes des hommes représentent nécessairement, même lorsqu'ils sont inspirés, les choses qu'ils voient le jour, quoique dans des combinaisons étranges et étonnantes. Il est, par exemple, courant que des hommes à toutes les époques rêvent de bateaux, mais un homme du temps de Léhi devait rêver d'espèces particulières de bateaux, et aucune autre espèce ne fera l'affaire.

Dans ses songes, Léhi se voit errer «dans un désert sombre et triste», un «désert ténébreux et désolé» où il doit voyager «marcher dans les ténèbres pendant de nombreuses heures», perdu et impuissant (1 Néphi 4:8). De toutes les images qui hantent les premiers poètes arabes, celle-ci est de loin la plus courante; c'est le cauchemar classique de l'Arabe; et c'est le triomphe suprême de tout poète de pouvoir dire qu'il a parcouru de longues distances seul dans des déserts sombres et tristes[2]. Invariablement, ce sont les ténèbres qui sont censées être la source principale de terreur (la chaleur et l'éclat du jour, quoique presque toujours mentionnés, ne viennent qu'en second rang), et l'horreur suprême c'est presque toujours un «brouillard de ténèbres», un mélange déprimant de poussière et de brouillard froid et humide qui, ajoutés à la nuit, complètent la confusion de quiconque erre dans le désert[3]. Tout au contraire de ce à quoi on s'attendrait, ces brouillards humides et froids sont décrits par les voyageurs dans toutes les régions d'Arabie[3], et al-Ajajja, un des plus grands parmi les premiers poètes du désert, raconte comment un «brouillard de ténèbres» le met dans l'impossibilité de poursuivre un voyage vers Damas[4]. Dans sa nature et son effet, le «brouillard de ténèbres» de Léhi (Idem 8:23) se conforme d'une manière extrêmement exacte à cet étrange phénomène.

Lorsque Léhi rêve de la vanité du monde, il voit «un édifice grand et spacieux» en suspension dans l'air hors de portée et plein de gens élégants et bien habillés (Idem 12:18, 8:26). C'est exactement de cette manière que le Bédouin du désert, pour qui les grandes maisons de pierre de la ville sont une abomination, décrit le monde mauvais; et de même que les Arabes de la ville se moquent toujours de leurs cousins du désert (qu'ils envient secrètement) en leur faisant toutes les démonstrations possibles de mépris public, de même les gens bien habillés de la grande maison «paraissent se moquer et montrer du doigt» le pauvre petit groupe de vagabonds dépenaillés, mangeant avidement les fruits d'un arbre et dûment décontenancés de ce que leur pauvreté soit livrée à la honte publique. Les images de Léhi rappellent les grandes maisons de pierre des Arabes d'autrefois, «gratte-ciel de dix et douze étages qui . . . représentent les survivances authentiques de l'antique architecture babylonienne[5]», dont les fenêtres commencent, pour des raisons de sécurité quinze mètres plus haut que le niveau du sol. Le soir, ces fenêtres allumées devaient certainement faire l'effet d'être suspendues au-dessus de la terre.

Il est intéressant que Joseph Smith père eut, selon sa femme, presque le même songe; celle-ci se consola en comparant les errances de sa propre famille à celles de Léhi. Mais ce qui est significatif, ce n'est pas la ressemblance qu'il y a entre les deux songes, mais leur cadre tout à fait différent; lorsque le père du prophète se voyait perdu «dans ce champ du monde», il «ne pou-

vait voir que du bois mort et tombé», tableau qui rappelle évidemment avec fidélité, le milieu de frontière où il habitait[6].

Lorsque Dante, un autre occidental, se voit perdu au milieu du voyage de la vie (un des songes les plus communs et les plus anciens, nous le répétons, un classique parmi les songes), il erre au travers d'une forêt dense et sombre, la forêt de sa Toscane natale.

Dans un esprit plus réjouissant, Léhi voit «un champ vaste et spacieux comme un monde» (Idem 8:20), tout comme le poète arabe, décrit le monde comme un «maidan» ou champ vaste et spacieux[7]. Lorsqu'il rêve d'une rivière, c'est une vraie rivière du désert, un cours d'eau clair de quelques mètres de large dont la source n'est qu'à une centaine de pas (Idem 8:14)[8]. Ou alors un torrent furieux et boueux, un «sail» d'eau sale qui emporte les gens à leur perte (Idem 8:32; 12:16. 15:27). Selon Bar Hebraeus en 960 ap. J.-C., une grande compagnie de pèlerins revenant de la Mecque «campa dans le lit d'un ruisseau où il n'avait plus coulé d'eau depuis longtemps. Et pendant la nuit, pendant qu'ils dormaient, un flot d'eau se déversa sur eux tous, et les balaya, eux et tous leurs biens, dans la Grande Mer, et ils périrent tous[9] ». Même un cavalier, s'il ne fait pas attention, peut être pris au dépourvu et emporté par une crue soudaine «d'eau sale» de ce genre, s'il faut en croire Doughty (Ire édit. II p. 229). Un des pires endroits où se déchaînent ces torrents de boue liquide balayant le lit des ruisseaux se trouve dans «les montagnes couturées et désertiques qui s'étendent parallèlement à la côte occidentale de l'Arabie . . . les averses torrentielles se brisent contre cette longue chaîne, et produisent presque à l'instant des torrents furieux — le «sail» arabe, la crue — qui balaye tous les obstacles sans avertissement et cause la mort d'hommes et de bétail[10]». C'est dans cette région même que Léhi voyagea lors sa grande migration.

La source et le «sail» tels sont les deux seuls types de «rivières (car il les appelle rivières) que connaît l'Arabe du désert[11]. Lorsque Léhi rêve de gens égarés, ils le sont dans un désert sans piste, «errant sur des routes étranges» (Idem 8:23-32) ou entrant par erreur «dans les voies larges pour qu'ils périssent et soient perdus» (Idem 12:17) à cause du «brouillard de ténèbres». Perdre son chemin c'est évidemment le sort qui hante tout habitant du désert, qu'il dorme ou soit à l'état de veille, et les poètes arabes sont pleins de la terreur des «routes étranges» et des «voies larges» [12]. Pour symboliser ce qui est tout à fait inacessible, on montre à Léhi «un gouffre grand et terrible» (idem 12:18), «un gouffre effroyable (15:18), un abîme gigantesque alors que, supplice de Tantale, on voit à l'autre côté son objectif (l'arbre de vie); tous ceux qui ont voyagé dans le désert connaissent le sentiment de totale impuissance et de contrariété en voyant soudain leur chemin coupé par un de ces terrifiants canyons aux flancs verticaux — rien ne pourrait être plus abrupt, plus absolu, plus déroutant dans les plans qu'on a faits, et il en sera ainsi des méchants au jour du règlement des comptes[13].

En quelque autre endroit que l'on puisse trouver des parallèles à ceci, une fois combinés ils ne pourraient venir que d'un homme qui connaît le désert. Rubah, un des poètes du désert, décrit en un unique court poème la terreur de la solitude, le long voyage, le brouillard de ténèbres (étouffant de chaleur et épais), le «gouffre terrible», les chemins larges, et les sentiers qui s'écartent[14]. Le Livre de Mormon, en nous donnant bon nombre d'instantanés clairs et frappants de ce genre (il en viendra encore beaucoup) sur la vie dans un autre monde, fournit une preuve pittoresque mais convaincante de son authenticité. La plainte de Néphi: «Ils cherchaient à m'ôter la vie et à me laisser dans le désert pour être dévoré par les bêtes sauvages» (idem 7:16) est constamment dans la bouche du poète arabe, car laisser son ennemi dans le désert pour être dévoré par les bêtes sauvages est le procédé régulier et correct quand les Arabes se querellent et, en dépit de sa popularité chez les poètes, plus qu'une simple figure de style[15].

Notes

1 W. E. Jennings-Bramley, «The Bedouins of the Sinaitic Peninsula» PEFQ 1906, p. 106 et 1907; p. 281.

2 Par exemple dans le Mu'allagat: Tarzfah, lignes 34, 40 et suiv.; Imr'ul Qais 46-49; Antarah 25-28-; Labid 40-43; W. Ahlwardt, Sammlungen alter Arabischer Dichter (Berlin, 1903); II, No. iii; 8-20; v. 58-63 viii, 1-8; xii, 24-26; xv; 40-49; xxii; 30-37; xxx, 9-11; xl, 51-69; xli, 19-21. D'autres poètes sont cités dans C. Brockelmann, Geschichte der arabischen Literatur (Leipzig 1909) pp. 10, 16 et suivantes, 19-22, 54, 91.

3 Toute la section sur les «Voyages du Hamasah d'Abu Tamman (Calcutta, 1856) 206-9 est consacrée à l'épuisement et à la terreur des voyages dans le noir. Le brouillard de ténèbres est mentionné dans presque tous les passages donnés dans la note précédente. Dans «le pays situé entre l'Egypte et la Palestine», selon Sir Charles Warren, dans PEFQ 1887, p. 44, «pendant les mois de novembre, décembre et mars, il y a souvent des brouillards denses . . . Ces brouillards dépendent du vent et alternent souvent avec d'intenses sécheresses». H. S. B. Philby, The Empty Quarter (Londres, Constable & Co., 1933) rapporte le même phénomène dans la partie la plus désertique du sud de l'Arabie, p. 96: «Un épais brouillard s'abattit sur le sol et boucha le paysage après le lever du soleil». Id, p. 34 «Tout était sali par le sable, et le soleil était faible à l'extrême.» p. 183: «Une brise légère du nord froide et moite éventait doucement un brouillard épais et humide . . .» etc.

4 Ahlwardt, op. cit., II, no. 1.

5 Ed J. Byng, The World of the Arabs (Boston: Little Brown, 1944) pp. 64 et suiv.

6 Lucy Mack Smith, History of Joseph Smith (Ed. Preston Nibley, Stevens & Wallis, Salt Lake City, 1945), pp. 47-50. Le songe ne doit pas être minutieusement examiné puisque ce n'est que le souvenir qu'a Sœur Smith d'un rêve qui lui fut raconté 34 ans plus tôt. (Voir Introduction, pp. vii et ix).

7 Par exemple, Al-Bochtori, cit. Brockelmannn, Gesch. d. ar. Lit., p. 88, cf. Lebid, id., p. 55 en arabe maidan signifie à la fois «champs vaste et spacieux» et «vie ample».

8 Montgomery, Arabia and the Bible, p. 5 «. . . le tableau d'une oasis du désert, avec ses cours d'eau jaillissant miraculeusement de nulle part et se vidant peut-être dans les sables du désert . . .»

9 E. A. W. Budge, The Chronography of . . . Bar Hebraeus (Oxford Univ. 1932) I, 167.

10 Montgomery, op. cit. p. 85.

11 Sir Richard Burton, Pilgrimage to Al Madinah & Meccah (Londres, 1893) I, 250, n. 2: «. . . Notre mot «rivière» est un moyen imparfait de donner l'idée», mais puisque nous n'avons pas d'autre mot en français, le Livre de Mormon doit l'utiliser.

12 E. ex. Al-Ajjaj, dans Ahlwardt II, No. i; Th. Noeldeke, Veterum Carminum Arabicorum (Berlin, 1890), p. 111; Ps. I, 6 en est un autre exemple.

13 En ce qui concerne la présence de ces canyons dans les déserts de Léhi, voir Burton, op. cit., I, 207 «. . . des murailles titanesques, d'immenses donjons, de gigantesques bastions en surplomb et des fossés pleins d'un ombre profonde . . .»

14 Dans Ahlwardt III, No. i.

15 Noeldeke, op. cit. p. 95; Brockelmann, op. cit. 19, 21; Antarah 1, 6.

10 APR 1969

Quand on se fait du mal à soi-même... et aux autres

PAR RICHARD L. EVANS
du Conseil des Douze

Il y a deux suppositions inacceptables: la supposition que nous pouvons nous faire du mal sans faire de mal aux autres, et la supposition que nous pouvons faire du mal aux autres sans nous faire du mal à nous-mêmes. Ceci nous rappelle les paroles de John Muir, naturaliste et explorateur américain: «Lorsque nous essayons d'isoler quelque chose, nous voyons qu'il est attelé à tous les autres éléments de l'univers[1].» Il y a, entre nous tous, une interaction. Les jeunes ne peuvent se faire du mal sans faire du mal à leurs parents et au peuple dont ils font partie. Nous emportons tous avec nous la réputation, les intérêts aussi bien ceux des autres que les nôtres — ceux de notre famille et de nos amis, de la communauté et du pays. Le succès des enfants est celui des parents. Le chagrin des enfants est celui des parents. Si quelqu'un absorbe des produits qui nuisent à ses capacités physiques ou mentales, il perd dans une certaine mesure ce qu'il aurait été, ce qu'il aurait pu faire, et le monde y perd — et ceux qui lui sont chers y perdent. Si, par un choix mauvais ou insensé, une certaine indifférence aux faits, la négligence entêtée de la loi — des lois de la santé, des lois de la vie — si de cette façon quelqu'un devient malade, affaibli ou invalide, d'autres doivent s'occuper de lui. Si une vie est prématurément perdue, ou amoindrie, le monde est amoindri. Il y a quelques siècles, un poète anglais, John Donne, résumait en termes émouvants et graves que l'on a beaucoup chantés et récités: «Nul n'est une île, entier en lui-même . . . La mort d'un homme, quel qu'il soit, me diminue, parce que je suis mêlé à l'humanité. Et par conséquent ne demande jamais à savoir pour qui sonne le glas; il sonne pour toi[2]». Nous ne pouvons nous faire du mal sans faire du mal aux autres. Nous ne pouvons faire du mal aux autres sans faire du mal à nous-mêmes. Ceci, il serait bon que les jeunes, et nous tous aussi d'ailleurs, s'en souviennent, car, dans le succès ou l'affliction, la famille, les amis, les êtres chers appartiennent les uns aux autres, et si nous nous faisons du mal ou faisons mauvais usage de notre vie, le dommage est transféré chez les autres aussi. «Nul n'est une île». ○

1 John Muir «My first Summer in the Sierra»
2 John Donne, Meditation (17e siècle)